

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

¹
DEDIE AU ROI.

M A R S 1 7 6 2. ,



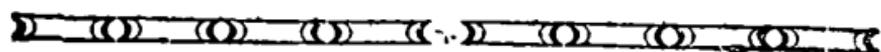
NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

—
MDCCLXII.

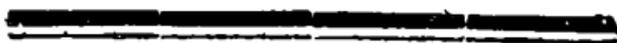




JOURNAL HELVETIQUE.



M A R S 1762.



ESSAI

Sur l'Existence de Dieu, & ses Perfections.

Loin de rien décider sur cet Etre suprême,
Gardons en l'adorant un silence profond ;
Le mystère est immense , & l'esprit s'y confond ,
Pour le bien définir il faut être lui même.

MESSIEURS,

LES vers que je viens de citer , & qu'on a
attribués à feu M. le Professeur de CROUZAS ,
ne condamnent pas des Réflexions qui ser-
vent à nous mieux convaincre de l'existence
de l'Etre suprême , & de la beauté de ses su-

blimes Perfections, qui brillent dans l'Univers, dont la voix semble annoncer le Créateur : Ils ne blament qu'une curiosité téméraire, qui veut sonder son essence, & la profondeur de ses voies. Il est donc permis à l'homme, il est même de son devoir, la raison, la conscience, & l'Écriture Sainte l'ordonnent également, d'examiner quelles sont les preuves les plus solides, & le plus à notre portée, de l'existence d'un Dieu ; matière importante, & qui est le fondement de toute Religion ; car s'il n'y avoit point de Dieu, l'homme seroit bien à son propre conseil ; il n'y auroit ni culte Religieux ; ni crainte, ni espérance. Enveloppés & sortis du néant, les hommes y rentreroient tous, la vertu seroit sans récompense & le crime sans chatiment. Voilà la doctrine de l'impie ; cherchons si elle est la plus vraie, c'est le sujet de cet examen : Mais comme j'ai besoin de guide dans une recherche aussi importante, je ne ferai gueres que transcrire une excellente Dissertation composée par un Savant, tres capable de traiter cette matière avec la précision qu'elle mérite ; sa modestie ne me permet pas de le nommer, mais la justesse & la profondeur de ses raisonnemens, le trahiront peut être ; je me ferai un plaisir de le suivre fidèlement, quelque satisfaction que je trouve à composer moi-même, je la sacrifie volontiers au bien pu-

blic, lors que je trouve quelque chose de mieux que mes foibles Productions; ce qui n'est pas difficile.

Je ne ferai plus qu'une seule réflexion, c'est que la droiture du cœur n'est pas moins nécessaire pour parvenir à la vérité que la justesse de l'esprit; donés aux incrédules un cœur droit, exempt de passions, vous les conduirés bientôt à la Religion. Un VANINI, un HOBBS, un SPINOSA, auroient rendu gloire à la vérité, s'ils l'eussent aimée sincérement, & qu'ils l'eussent cherchée de bonne foi. L'évidence nous fuit, quand nous la fuions, & lors qu'on ferme les yeux à la lumière, on ne voit plus que ténèbres. La Religion est si belle, si aimable, qu'on ne peut lui refuser son cœur quand on la conoit; il est doux à l'home, d'avoir un Protecteur tout sage & tout puissant, qui veille sur lui, & qui le protège: *Mort ou vivant*, disoit SOCRATE, *l'home de bien n'est jamais oublié des Dieux.*

Quoi de plus conforme à la raison, que l'idée & la croiance d'un Etre qui a créé cet Univers & qui le soutient, qui préside sur toutes choses pour y maintenir l'ordre & Pharmonie, qui a doné à l'home des Loix dont la pratique fait son bonheur, & celui de la Société dont il est membre. Que les Athées nous donent un système meilleur.

plus propre à nous rendre heureux , à calmer nos craintes , à dissiper nos doutes & nos allarmes ; que les impies nous proposent, dis-je , un système plus complet , & plus conforme à la raison , que celui qu'on trouve dans l'Évangile , nous serons prêts à l'embrasser ; en attendant , *moi & ma Maison nous servirons l'Éternel.* Mais écoutons nôtre Philosophe Chrétien ; ce qu'il dit mérite bien nôtre attention.

Le fondement de la Religion étant la croïance qu'il y a un Dieu , l'Auteur comence d'abord à établir ce principe.

Les sens , la raison , l'expérience nous prouvent qu'il y a des choses qui existent , & c'est une contradiction manifeste de supposer qu'elles aient pû se tirer elles mêmes du néant. Ce qui n'existoit pas hier , ne peut avoir doné naissance à ce qui existe aujourd'hui. Il faut donc reconoitre une première cause, qui ait produit tous les Êtres , par sa propre vertu : Cette première cause est ce qu'on doit appeller Dieu.

Les choses où nous apercevons un certain mouvement ne l'ont pas par elles mêmes ; elles peuvent même le perdre sans cesser d'être ; elles le doivent donc à une force étrangère. Si elles n'ont pû se mouvoir elles mêmes , beaucoup moins ont elles pû le faire dans le degré & la détermination qu'il falloit pour for-

mer un monde , plutôt qu'un assemblage confus , un monde si vaste , si bien réglé , où l'harmonie se conserve depuis tant de Siècles. Si l'on cherche d'où peut venir cette force mouvante , distribuée dans les parties de l'Univers avec tant de mesure , on n'en trouve point de cause plus aparente que celle là même qui leur a doné l'être. C'est donc le Créateur qui a trouvé ce juste équilibre , qui conserve l'Univers & en fait la beauté.

Outre les choses matérielles , il y a des Etres qui pensent & qui raisonnent , mais qui n'existoient point , il y a quelque tems. Ne seroit-ce pas la plus grande de toutes les absurdités de suposer que l'home est sorti tel qu'il est du sein de la terre ? Peut-on convenir que cette ame , qui pense avec tant de noblesse , qui agit sur le corps avec tant d'empire , qui parcourt la Terre & les Cieux , qui embrasse , pour ainsi dire , le présent , le passé & l'avenir , soit sortie d'une masse brute & insensible ? Quelque figure , quelque fécondité qu'on puisse prêter à la matière , il ne sera jamais possible d'en faire naître seulement une pensée , ni un doute. Il faut donc remonter nécessairement à une Intelligence éternelle. Je sens qu'il m'est impossible d'attribuer à la matière , c'est à dire , au plus vil & au plus méprisable de tous les êtres , la plus grande de toutes les perfections , qui est d'être par

soi même, & de créer des Êtres intelligens.

Il y a eu un tems où rien ne pensoit, ou il y a eu quelque chose, qui a pensé de toute éternité; s'il y a eu un tems où rien ne pensoit, je dis que rien ne penseroit encore; autrement, ce qui pense se feroit créé lui-même & cela seroit tout à fait contradictoire & absurde.

Nous venons de voir, qu'il est impossible que ce qui pense eût été produit par la matière, il faut donc remonter à un Créateur; à moins de prendre ce parti, on se jette dans un abîme de difficultés, soit qu'on examine la nature de l'âme, soit qu'on considère son union avec le corps, & l'admirable correspondance qui est entre les mouvemens de l'un & les pensées de l'autre. S'il n'y a point d'Intelligence suprême, par quelle loi une telle union s'est-elle établie, & par quelle heureuse rencontre une telle harmonie a-t-elle pu se faire? Plus on réfléchit sur les causes de cette union & sur ses effets, moins on peut deviner ce qui l'a produit, & de quelle manière ces deux différentes substances agissent l'une sur l'autre; ici les plus grands Philosophes sont forcés de se taire, ou de ne proposer que de simples conjectures; c'est peut-être un de ces mystères dont nous n'avons jamais une parfaite connoissance dans ce

monde , & qui ne fera bien développé que dans le monde avenir. La raison trouve ses limites où l'évidence lui manque. Le hazard , qui n'est qu'une cause aveugle , ou plutôt qui n'est pas même une cause , auroit-il opéré l'ouvrage le plus merveilleux , & le plus difficile à comprendre ?

Mais ce qui manifeste cette Divinité jusqu'à la rendre palpable , s'il est permis de s'exprimer ainsi , c'est la structure & la proportion , l'ordre & l'enchaînement des parties de l'Univers. Il suffit de jeter les yeux sur les Créatures qui sont à notre portée , quelle sagesse ne remarque-t-on pas dans la composition des plantes & des animaux , dans la manière dont ils se forment , & dont ils perpétuent leur espèce ?

Quand on considère , dit M. de FONTENELLE , combien la structure d'une plante , ou d'un animal est composée , il est absolument inconcevable qu'elle résulte du concours fortuit de quelques suc diversément agités ; il l'est aussi que ce concours fortuit soit en même tems , & si régulier qu'il produise toujours dans la même espèce une infinité de plantes & d'animaux parfaitement semblables ; & si limité , malgré l'étendue infinie que le fortuit doit avoir , qu'il ne produise jamais aucune espèce qui eût été jusque là inconnue.

La sagesse emporte deux choses ; la fin qu'elle se propose , & le choix des moyens propres pour y parvenir. Or, on ne conoit presque rien dans la nature qui ne se raporte à quelque dessein. Plus on l'examine de près, plus on la méditera & suivra soigneusement, & mieux on sera convaincu de cette vérité. Nôtre Philosophe entre ici dans un grand détail, il prouve par la structure du corps de l'home, & par celle des animaux, qu'une Intelligence suprême a présidé à cet ouvrage, & en a dirigé tous les ressorts pour le but & les opérations qu'elle avoit en vue. Tout cela est exposé avec beaucoup d'ordre & de précision, mais nous sommes obligés d'abrèger ; si nous voulions rapporter tout ce que cette Dissertation contient de bon & d'utile, il faudroit la copier toute entière.

C'est peu que le corps de l'home, & celui des animaux, ait été créé pour une fin qui se manifeste par leurs opérations, il falloit encore que le Ciel & la Terre concourussent à leur conservation & à leur félicité.

Pour cela, la Terre a été dressée à produire une diversité presque infinie de plantes & de fruits pour fournir à tous leurs besoins. Le Soleil, de son côté l'échaufe, élève des vapeurs qui se convertissent en pluie & en rosée, tombent ensuite sur la Terre pour l'arroser, la rendre féconde, aider aux plantes à

fortir de son sein , & à élever leurs tiges superbes. Une sève bienfaisante que la Terre a préparée avec l'air, pénètre la racine des plantes , & se distribue avec économie dans les fibres & dans les fleurs les plus délicates. A ces fleurs succèdent régulièrement dans leur saison , des fruits délicieux. L'homme qui jouit de tous ces dons recueille presque sans peine , & souvent sans réflexion , ce que le Créateur a semé avec abondance.

Comment le Soleil s'est-il placé dans l'éloignement requis , pour que ses influences ne fussent ni trop fortes , ni trop foibles ? Comment dans les climats froids & septentrionaux la longueur des jours d'Été supplée-t-elle un peu de chaleur qui ne suffiroit pas pour rendre les terres fertiles ? D'où vient au contraire , que dans les Pais chauds , & sous la ligne, les nuits longues & fraîches, compensent & réparent la trop grande chaleur du jour ? Ce n'est pas sans dessein que les choses se trouvent ainsi faites , qu'elles sont si bien enchainées ensemble , & si bien proportionnées les unes aux autres. Comment, ne sachant ce qu'elles font , ni comment elles agissent , se font elles rangées avec autant d'ordre, que si la plus grande sagesse y eût présidé ? Et elle n'y auroit point eû de part ! Elles feront toutes allées à leur but , elles y arriveront sans cesse par des routes constantes & régulières .

come si l'Intelligence la plus sublime les guidoit, & elle n'y fera cependant jamais intervenue ! N'y auroit-il pas de la contradiction & même de la folie à soutenir une pareille absurdité ?

Nous nous sommes un peu étendus sur ces preuves, parce qu'elles sont les plus sensibles & le plus à la portée de tout le monde : Elles forment une démonstration qui se voit, pour ainsi dire, & que l'incrédulité n'a pas la force de démentir. On dit que VANINI, accusé d'Athéisme, prit une paille, & la montra à ses Juges come une preuve incontestable de l'existence d'une Divinité. L'homme est en effet incapable de rien produire ; le plus habile est nécessairement borné à mettre en œuvre ce qui est déjà créé. Dieu n'est pas loin de nous ; tout nous le montre ; nous ne saurions faire un pas, nous ne saurions tourner les yeux de quelque côté, sans apercevoir les raions de sa Puissance & de sa Bonté, qui se manifestent dans ses ouvrages. Aussi a-t-on dit que le Secte des Athées ne pouvoit être qu'une Secte de menteurs, qui cherchoient à se tromper eux mêmes, ou à se séduire les uns les autres. Si la Religion est un Roman, c'est un Roman bien aimable, bien lié, qui a tous les caractères de la vérité & de l'évidence. Disons mieux, c'est un Edifice apuié sur des fondemens si solides, qu'on peut défier tous

les Incrédules de l'ébranler le moins du monde : Mais revenons à la Differtation de notre Savant Auteur.

Ou le monde est un pur éfet du hazard, & ses plus petites parties s'étant je ne fai coment accrochées & jointes ensemble, auront produit par un bonheur extraordinaire, les plantes, les animaux & tout ce que nous voions; ou bien il est éternel, & n'a jamais été fait. Il faut se mettre dans l'esprit l'une de ces deux choses, ou avoüer que ce monde est l'ouvrage d'une Divinité: Il n'y a point de milieu à prendre.

La première de ces supositions paroît si absurde, qu'il n'est pas nécessaire de s'y atacher beaucoup. Des pierres roulées du haut d'une montagne formeroient au bas un bel Edifice, des lettres d'imprimerie jettées au hazard composeroient un Discours suivi, vingt mille aveugles, partis de diférens endroits du monde, fort éloignés les uns des autres, se rencontreroient dans une même plaine, rangés en bataille, avant que ces petites parties de matière eussent par la plus heureuse de toutes les rencontres, produit, je ne dis pas l'Univers, mais seulement une créature come l'home. Si la formation des animaux est l'éfet du *biaisement* de petits corps voltigeans ça & là, sans prévoiance & sans réflexion, d'où vient est-ce qu'il ne s'en forme plus aujourd'

d'hui de même , & que l'on n'en voit pas fortir quelquefois de terre ? Le hazard a encore tous les matériaux , cependant il se repose & cesse de faire de ces coups heureux & surprisans ! Les homes & les animaux naissent toujours de la même manière ; on trouve dans leur structure une entière conformité ; tout y est de la même manière, de la même fabrique. Le hazard se seroit-il assujetti à des règles ? Ce qui n'est que pur caprice , seroit-il devenu si constant , sans jamais se démentir , depuis tant de Siècles ?

Pour ce qui est de l'éternité du monde , c'est une chose qui n'est point vraisemblable , & qui est opposée au témoignage de tous les Peuples. Comme c'est ici une question de fait , & un fait dont la mémoire a dû se conserver , on ne doit pas rejeter une déposition si générale , appuyée sur une tradition constante , & sur de très fortes raisons.

L'histoire universelle, qui ne remonte pas fort haut , prouve que le monde n'a pas toujours été , & même qu'il n'est pas fort ancien. Vous y voyés d'abord les homes grossiers & sans politesse , ignorans , sans expérience , sans loix & sans forme de gouvernement , logés en de simples cabanes, ou sous des tentes ; les plus anciens monumens ne sont que des pierres placées les unes sur les autres : C'étoit presque la seule manière décrire l'his-

toire. On a depuis façonné & poli les pierres ; les statues ont succédé, après les colones, aux masses grossières & folides que les premiers tems érigeoient. Vous voies les homes sortir peu à peu de cet état de pauvreté & d'ignorance ; vous les voies entrés par degrés dans toutes les comodités de la vie. Pour mettre à couvert leurs biens & leur vie contre la force & l'injustice, les Sociétés se forment, les Villes s'élèvent, les Arts se polissent & se perfectionent : La Terre entière prend une nouvelle face ; ce qui n'étoit auparavant qu'un terrain inculte & désert devient un Pais peuplé & fertile. On peut marquer l'origine & les progrès des Arts les plus utiles ; on peut aussi fixer l'origine, les progrès & la décadence des Empires les plus puissans. On voit les Affiriens, les Médés, les Perfes, les Grecs, les Romains se présenter devant nous successivement, & tomber pour ainsi dire, les uns sur les autres. En un mot, parcourés l'histoire du monde, vous y découvrires par tout des traces de nouveauté. Les événemens les plus reculés ne s'étendent même qu'à cinq ou six mille ans d'ici. Au delà on ne voit que ténèbres. Mais si le monde n'a jamais comencé, si la Terre à toujours été habitée, il faut que vous conceviés en même tems, qu'une durée immense ait pû être si stérile, pendant qu'un petit nombre de Siècles

à été si fécond. Il faut concevoir encore qu'une éternité, ait vû des homes grossiers, barbares, sans expérience, & qu'un instant, car ce n'est qu'un point dans l'immensité des Siècles, ait pû rendre les homes polis, civilisés & habiles.

Quand on avance que le monde est éternel, on ne rend point raison des caractères de sagesse, qui s'y remarquent ; mais on les explique très bien en établissant une Divinité ; alors tout se développe & s'éclaircit. Dire que cet ordre se trouve dans l'Univers, parce que les choses ont toujours été de même, ce n'est pas répondre ; c'est éluder la question. On demande pourquoi elles se sont ainsi arrangées ; elles pouvoient être autrement & se rencontrer dans un état de désordre, & même c'est un miracle que cela n'aie pas toujours été ainsi, car pour un état d'ordre on en conçoit mille différens, ou la confusion auroit pû régner. Un beau bâtiment se présente à mes yeux ; je cherche d'où lui vient cette symétrie que j'admire ; on me répond qu'il est ainsi depuis un Siècle ; est ce une bonne réponse ? Quand on ajouterait, qu'il est ainsi depuis une infinité de Siècles, il est évident qu'on ne m'apprendroit rien de nouveau : Mais vient-on à me dire, qu'un habile Architecte avoit imaginé ce plan, qu'il l'a exécuté ensuite come je le vois, me montre-t-on d'un

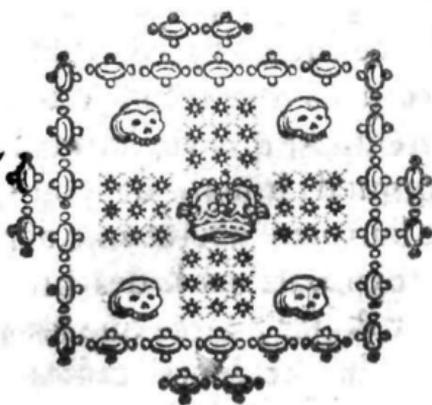
appartement

appartement à l'autre, comment il a suivi ici & là les règles de son Art ; la réponse devient satisfaisante. Il est aisé d'en faire l'application.

Nôtre savant Philosophe passe ensuite aux Perfections de l'Etre Suprême ; mais ce sera le sujet d'un second Extrait, non moins curieux, ni moins utile que celui-ci. L'Auteur ne se propose pas de répondre à toutes les difficultés qu'on peut faire sur cette importante matière, mais tout ce qu'il dit est d'une extrême clarté, & très bien lié. On peut dire qu'en composant cette Analise on travaille sur l'or & la soie. Tous les matériaux sont nécessaires, précieux & très bien placés ; c'est dommage, que le peu d'étendue du Journal Helvétique ne permette pas de monter l'Edifice dans toute son étendue. Avec cela les Incrédules, qui veulent tout voir, & qui ont l'orgueil insensé de vouloir deviner ce qu'ils ne sauroient apercevoir, demanderont encore des explications & des preuves qu'on ne peut leur donner, parce que les bornes des yeux de l'esprit ont leurs limites, come celles des yeux du corps. La vûe d'un home, qui est sur les bords de l'océan, peut-elle en découvrir la vaste étendue ? Et nôtre curiosité peut-elle embrasser, pour ainsi dire, l'immensité de l'Univers ? *Nous ne sommes que du jour d'hier, nous ne conoissions rien, & nous*

voulons savoir toutes choses. Mes pensées ne sont pas vos pensées a dit l'Eternel, ni mes voies ne sont pas vos voies. Autant que les Cieux sont élevés au dessus de la Terre, autant mes voies sont au dessus de vos voies, & mes pensées par dessus vos pensées. ESAÏE. Chap. XV. v. 5.

G E N E V E.





P O E M E
DE JACOB ET RACHEL.

Second Extrait.

JE continue l'Extrait du Poëme de JACOB & RACHEL que j'avois comencé. Je ne fais'il est nécessaire d'observer une seconde fois que je passe légèrement sur certains endroits, afin de pouvoir m'étendre plus longtems sur les autres. J'ai crû que je ne pouvois pas suivre une meilleure méthode. Ce Poëme est extrêmement simple: Il y a très peu d'action, & M. BODMER (*) son Auteur, suit assés exactement, le texte de MOISE dans la *Genèse*; il ne s'agit donc proprement que de faire conoitre son stile, & je ne saurois en

R 2

(*) Je ne puis plus douter que ce Poëme ne soit de M. BODMER de Zurich. M. HUBER son Compatriote lui attribüe celui de NOR' qui est de la même plume que ceux de JACOB & RACHEL, de JOSEPH & ses Frères, de DINA, de JOSEPH & ZULIKA, suivant que l'Auteur de ce dernier Ouvrage le reconoit lui même. Je viens de lire le Poëme de DINA. Il y a des endroits extrêmement touchans. Je pourrai en faire part aux Lecteurs de ce Journal, si j'apprens que quelques uns d'entr'eux le desirent.

doner une idée plus exacte qu'en rapportant dans leur entier quelques uns des endroits de son Ouvrage.

J'en étois resté dans mon précédent Extrait, à la reconnoissance de JACOB & RACHEL. Elle est amenée assés heureusement. Ce n'est pas qu'elle soit aussi touchante que plusieurs de celles qui se font sur le Théâtre François ; mais la simplicité du sujet ne le permettoit pas, & malgré cette circonstance, M. BODMER a su la rendre intéressante par les Discours de JACOB & d'ABIASAPH, aussi bien que par l'aventure ingénieuse arrivée auprès du bois de Palmier. D'abord après cette reconnoissance RACHEL court anoncer à ses parens l'heureuse arrivée du cadet des fils de REBECCA. LABAN vient avec empressement à sa rencontre & le conduit dans sa Maison, où SEMIRA son Epouse & ses deux fils le reçurent avec les démonstrations de la joie la plus vive & la plus sincère. LABAN s'informe de sa Sœur & JACOB satisfaisant à sa juste curiosité, l'instruit de tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle avoit quité les plaines de Caran. Il lui parle des consolations qu'ISAAC trouva auprès de sa chaste Epouse, après que le Ciel lui eût enlevé sa Mère. » Lorsque » l'Ange de la Mort me ravit une Mère chérie, » fait-il dire à ISAAC, le jour fut tout à coup » obscurci pour moi ; la joie qu'inspire la

„ clarté dont on jouit sur les hautes Monta-
 „ gnes , fut changée dans mon cœur en cette
 „ tristesse qu'on éprouve , lorsqu'on est transféré
 „ porté dans de sombres vallées , & qu'on
 „ n'y entend que le bruit sourd d'une eau
 „ noire , agitée par la tempête. J'avois tous-
 „ jours son cadavre devant moi ; toujours le
 „ Spectre de la Mort se présenteoit à mes yeux
 „ éfraiés ; mais depuis que mon céleste Pro-
 „ tecteur a daigné m'acorder REBECCA , le
 „ jour le plus pur me luit ; je jouis de la
 „ clarté qui resplendit sur le sommet des Monta-
 „ gnes ; la joie me sourit sur le visage de cette
 „ aimable Epouse, descendue du Ciel avec tou-
 „ te la pureté de l'Inocence „. Sa vie fut heu-
 „ reuse ; mais elle reçût une nouvelle augmen-
 „ tation de bonheur par la naissance de ses deux
 „ fils jumeaux. JACOB raconte cet événement ;
 „ il parle de l'achat qu'il fit du Droit d'Aineffe
 „ de son frère & de l'artifice qu'il mit en œuvre
 „ pour lui enlever la bénédiction de son Père ;
 „ mais M. BODMER a soin d'écarter tout ce qui
 „ pourroit donner des idées défavantageuses du
 „ Héros de son Poëme. C'est ESAU qui sollicite
 „ JACOB à lui demander ce qu'il exige , pour
 „ son potage de lentilles ; c'est sans y faire beau-
 „ coup d'attention que JACOB lui demande son
 „ Droit d'ainesse ; & c'est avec plaisir qu'ESAU
 „ lui en fait une espèce de don. Si JACOB lui en-
 „ lève la bénédiction de son Père , c'est après

avoir résisté pendant longtems aux ordres de sa Mère, & ce n'est qu'après avoir eû une vision céleste, qui lui prescrit l'obéissance. Je souhaiterois seulement que nôtre Auteur ne parût pas avoir ici justifié son Héros aux dépens de l'*Être suprême* & de la vérité de la narration de MOÏSE. Quoiqu'il en soit JACOB manifeste dans tous ses Discours l'amour le plus tendre pour son frère, & la confiance la plus parfaite en Dieu, son céleste Protecteur. Il est surtout pénétré de la reconnoissance la plus vive, lorsqu'il réfléchit sur la grande grace qu'il lui a faite en le faisant arriver heureusement dans la Patrie de ses Parens, où les premières personnes qui se présentent à ses yeux sont les filles de son Oncle chéri.

„ C'est une preuve bien agréable pour moi,
 „ dit-il, en finissant son Discours, qu'outre
 „ des amis qui veulent bien remplacer mon
 „ Père, ma Mère & mon Frère, je trouve en-
 „ core ici des Sœurs que je n'avois point dans
 „ les Tentes d'ISAAC.

JACOB demeure chés son Oncle & garde ses brébis avec ses deux Filles RACHEL & LE'A. L'amour qu'il avoit conçu pour la première de ces aimables Bergères augmente, & trouvant enfin une occasion favorable de lui découvrir ses sentimens, il la saisit avec empressement. Une Muse céleste entendit ses discours; c'est elle qui les a raporté dans la suite à l'Auteur de ce Poëme.

Cette déclaration de JACOB me paroît amenée d'un peu loin ; mais il est dans l'ordre qu'il ne parle pas d'amour come les Héros de nos Romans modernes. On pourra juger de la différence de leur langage , par quelques endroits de celui de JACOB, que je vai détacher du corps de son Discours. „ Quel est „ l'Esprit affés borné , dit-il , pour ne pas s'a- „ percevoir que ce fut par une direction particulière de la Providence , que REBECCA „ prit la résolution de suivre ELIEZER dans „ les Pais éloignés de Canaan ? . . . Lorsqu'elle fut parvenue dans ses contrées Méridionales , elle s'ocupoit profondément de la „ pensée qu'elle verroit bientôt celui qu'elle „ venoit chercher si loin & qu'elle goûteroit „ le plus parfait bonheur dans son amour , & „ la satisfaction la plus pure dans sa présence. „ Le Soleil étoit près de son couchant , & „ ISAAC étoit sorti à la Campagne pour bénir „ le Ciel, qui couvroit à l'Occident cette „ Epouse qu'il atendoit avec tant d'impatience. L'heure ne fauroit être éloignée , disoit-il , qui m'amènera l'Epouse que j'attens avec une entière confiance de la bonté „ du Seigneur. . . . Je ne doute point qu'il „ ne l'ait ornée de ses célestes & divines „ qualités , & qu'elles ne paroissent sur sa figure... „ Si je pouvois choisir cependant , je préférerois cette aimable douceur, qui brille dans

„ les yeux de bleu céleste & ces cheveux
 „ blonds qui couvrent de leurs boucles né-
 „ gligées un sein blanc come la neige. Si j'o-
 „ fois former quelques fouhais , je desirerois
 „ la hauteur du Palmier avec cette démarche
 „ aisée qu'EVE apporta précédemment à nôtre
 „ premier Père : Mais quelle que soit la for-
 „ me dont la sagesse & la vertu seront revê-
 „ tues , je la chérirai constamment. Je des-
 „ tine tout l'amour dont mon cœur est co-
 „ me inondé à cette Epouse , qui compte sur
 „ ma fidélité , & qui vient d'un Pais si éloi-
 „ gné pour être l'objet de ma tendresse. Je
 „ veux être son Ami, son Père , sa Mère &
 „ son Frère ; & à son tour elle fera mon Pé-
 „ re , ma Mère & mon Frère.

„ En finissant ces mots , il voit un objet
 „ obscur dans l'éloignement. L'objet s'apro-
 „ che ; il remarque une jeune fille d'une
 „ beauté éblouissante, placée sous un dais
 „ porté par un chameau. Oh ! quels furent
 „ les mouvemens de son Cœur, lorsqu'il vit
 „ ELIEZER à côté d'elle. Le chameau s'arrê-
 „ te, met genouil à terre ; cette jeune fille se
 „ couvre de son manteau, & saute de dessous
 „ le dais qui la couvroit. ISAAC vit l'Epouse
 „ que Dieu lui avoit formée à Caran : Elle
 „ avoit la hauteur du Palmier & cette démar-
 „ che aisée d'EVE nôtre première Mère. C'é-
 „ toit REBECCA & mon Père la reçût dans ses

„ bras. Oui Ô RACHEL, mon Père la reçût
 „ dans ses bras. Oh ! j'espère que le même
 „ Dieu qui inclina son cœur en faveur d'I-
 „ SAAC fera pancher en ma faveur celui de
 „ cette aimable Bergère, qu'il à formée dans
 „ l'innocence selon mes desirs & qu'il a daigné
 „ me faire rencontrer avant toute autre per-
 „ sone en arrivant à Caran. Epruveriés
 „ vous pour moi les sentimens que j'éprouve
 „ pour vous ? Ce sont ceux de l'amour le
 „ plus vif, le plus tendre & le plus constant.
 „ Oh ! si vôtre cœur en est touché, ne me
 „ le cachés pas, je vous en conjure. . . C'est
 „ seulement depuis que je vous ai vüe que
 „ j'ai senti le fardeau de la solitude & je cher-
 „ che avec empressement à m'en soulager.

RACHEL lui done une réponse favorable ,
 d'un ton modeste & plus doux que l'aimable
 murmure des Abeilles. Aussi-tôt JACOB court
 en faire la demande à son Père ; il l'obtient
 facilement & revient en courant auprès de
 RACHEL. „ O ma charmante amie, s'écrie-t-
 „ il, Ô mon aimable Epouse recevés moi dans
 „ vos bras. Vôtre Père vient de me rendre le
 „ plus heureux de tous les homes. Lorsque
 „ j'aurai gardé ses brebis pendant sept ans ,
 „ il prendra le flambeau de l'Himen avec plai-
 „ sir & nous ouvrira la chambre nuptiale.
 „ Garder sept ans les brebis à vos côtés , ce
 „ n'est pas acheter trop cher la main de la bel-
 „ le RACHEL. ♪

RACHEL ne chercha point à se soustraire à ses chastes embrassades. Elle paroît charmée des sept années de célibat qu'on lui accorde , „ je pourrai dit-elle , former mon jeune cœur „ sur les instructions & les discours de JACOB ; je pourrai croire en vertu à ses côtés. „ Ces sept années se passent dans l'innocence & la tranquillité. JACOB se concilie toujours plus l'affection des Bergers de Caran. Tantôt il réunit ses chants à ceux d'ABIASAPH , & le son de leurs instrumens élèvent de concert jusques aux Cieux , la Doctrine céleste renfermée dans leurs chansons. Tantôt assis à l'ombre d'un Figuier avec RACHEL & LEA , il leur présentoit la sagesse & la vertu sous les traits les plus propres à leur en inspirer les maximes salutaires. LEA soupiroit intérieurement ; Sœur fortunée , disoit-elle ; mais elle n'envioit cependant pas son bonheur , & elle étoit bien éloignée d'éprouver la moindre jalousie dans son Cœur. Enfin les sept années sont écoulées , le jour heureux arrive ; déjà la joie & l'allégresse rétentissoit dans la Cour & la Salle de LABAN. La jeunesse florissante de Caran , qui n'avoit pas plié la tête sous le joug du Mariage , s'assemble. ABIASAPH chante sur sa Guitare & ces jeunes gens dansoient au son de son Instrument. JACOB étoit dans un ravissement inexprimable en voiant de si près

l'heureux jour, qui devoit mettre dans ses bras la jeuneſſe, la ſanté, la beauté, l'innocence & la pureté. Son cœur énémi de toute fraude étoit bien éloigné de ſouppçonner les artifices que LABAN préméditoit pour lui enlever ſa chère & tendre Epouſe.

Les artifices de LABAN ſont ici détaillés. Je viens au dénouement. Les fils de BETHUEL prennent JACOB & le conduiſent dans le lit nuptial ; mais hélas ! Ce n'étoit point aux côtés de celle qui faiſoit l'objet de tous ſes deſirs. Le lendemain, quelle ne fut pas ſa ſurpriſe lorsqu'il aperçût LEA dans ſes bras ! „ Un voiageur qui a goûté les douceurs du ſommeil pendant une nuit orageuſe „ dans une Caverne obſcure, où il ſe croioit en „ ſûreté, n'eſt pas faiſi d'une fraieur plus vive „ lorsqu'il ſ'aperçoit avec l'Aurore, qu'il „ ſ'eſt couché au milieu d'une couvée de ſerpens vénémeux. Il recule éſtraïé ; ſon ſang „ ſe glace dans ſes veines ; une mort certaine „ ſe préſente à chaque inſtant à ſes yeux ; „ c'eſt ainſi que JACOB ſ'arrache en tremblant „ des bras de LEA. Il demeure immobile & „ ſe croit perdu ſans reſſource. Pendant „ longtems il ne pût proférer une ſeule parole. „ LEA ſurpriſe & confuſe rompt enfin le ſilence ; c'eſt avec regret que je me vois obligé de ſupprimer ſon Diſcours, où l'amour, la douleur, la confuſion paroiffent tour à tour,

Elle s'excuse sur les ordres d'un Père sévère, sur sa résistance à ses ordres, malgré son tendre amour pour JACOB, & sur la timidité naturelle à son sexe. Cependant JACOB demeurait assis, sans force, sans mouvement; la colère, l'affliction & l'amour l'agitent violemment. Un moment après son cœur, naturellement porté à la compassion, s'ouvrait au pardon; mais il demeurait toujours plongé dans un morne silence. LABAN & SEMIRA entrent; reproches de JACOB où il règne moins d'emportement que de tristesse; justification de LABAN; offres de sa part de lui donner encore RACHEL dans sept jours, s'il veut garder ses brebis pendant sept ans; satisfaction de JACOB à l'ouïe de ce langage; joie de LEA dont les joues se couvrent insensiblement d'une aimable rougeur.

Dans ses entrefaites RACHEL entre. Quelle vue pour JACOB! Elle court embrasser LEA en lui disant. „ Ma chère Sœur, en vous „ unissant pour jamais avec JACOB, vous „ vous êtes unie intimément avec moi. . . Le „ mariage ne sauroit plus séparer deux Sœurs „ chéries. Le même mari que nous aurons „ dans la suite, nous appelle à nous réunir „ pour lui rendre les mêmes devoirs & ajoute „ au titre de Sœur que nous avons, celui de „ belle Sœur que nous n'avions pas. Notre „ principale occupation doit être d'aimer JA-

» COB à l'envi l'une de l'autre. . . . C'est là le
 » grand objet que nôtre émulation doit se
 » proposer. . . Son amour est affés considera-
 » ble & sa fidélité conjugale affés tendre, pour
 » que nous aions chacune nôtre part de ce
 » précieux trésor. Si mon Père avoit connu
 » mon cœur, il n'auroit point eû recours à
 » l'artifice pour vous procurer l'Epoux qui
 » m'étoit destiné. Oh ! j'aurois moi même
 » supplié JACOB de la manière la plus tendre,
 » qu'il voulut prendre ma Sœur avec moi
 » pour son Epouse. »

JACOB & LEA embrassent RACHEL. Tous
 les nuages qu'il y avoit eû pendant un tems
 dans la famille se dissipent. JACOB passe sept
 jours dans les bras de LEA & lui manifeste
 l'amour le plus tendre. Enfin l'heureux soir
 du huitième jour arrive & JACOB, par le plus
 agréable de tous les changemens, passe dans
 les bras de l'aimable RACHEL. Il lui consacra
 non-seulement ces sept jours de Fête, mais
 encore un grand nombre d'autres. La joie &
 les ris brilloient sur son visage toutes les fois
 qu'il se tournoit du côté de cette charmante
 Epouse, qui l'avoit enflamé de l'amour le plus
 vif & le plus constant.

C'est ainsi que nôtre Auteur finit son Poé-
 me, & c'est ainsi que je finirai l'Extrait que
 j'avois résolu d'en donner. Me ferois-je trompé,
 en croiant que cette légère esquisse pour-

roit procurer quelque satisfaction à ceux de mes Lecteurs qui n'entendent pas la langue Allemande ? Une chose est bien sûre au moins ; c'est que jamais je n'aurois entrepris cet Extrait, si je n'avois trouvé dans l'Ouvrage qui m'en a fourni la matière, un amour & un respect pour la vertu, qui doit concilier toute nôtre estime à son Auteur, indépendamment des justes sentimens d'admiration que nous devons à ses talens poétiques.





R E P O N S E

Au Gentilhomme Auteur des Avis inserés dans le Journal de Janvier.

VOS Avis, MONSIEUR, m'ont parû des plus judicieux & des mieux pensés. Ils parlent d'un esprit vraiment patriotique. Ils font voir en vous une personne, qui ne paroît s'ocuper qu'à chercher les moïens de rendre à sa Patrie les services les plus intéressans. Vous ne pouvés la servir en guerre; vous voulés la servir en paix. Vous ne pouvés lui montrer vôtre valeur, mais vous faites voir de pieux sentimens pour elle. Vous dirigés vos vûes vers l'objet le plus intéressant pour les humains. Il est beau de voir ces sentimens de Religion dans un Ordre de personnes, élevés pour la plûpart dans des principes tout oposés. Heureuse la Nation, qui renferme dans son sein des Citoïens remplis d'un zèle si éclairé, & conduits par de si bons principes!

Après une première lecture de vos Avis, j'entrois absolument dans vos idées; mais une méditation plus aprofondie a élevé dans mon esprit quelques petits scrupules. Je vais

vous les communiquer avec toute la confiance que peut me doner vôtre invitation. Je le fais avec d'autant plus de plaisir , que je me félicite d'avance , de celui de les voir entièrement levés , ne desirant rien autant , que de conoitre le peu de solidité de mes objections.

Le principe , dont vous partés , est , que pour faire honorer la Religion , il faudroit rendre honorable le Ministère , & pour remplir ce but vous souhaiteriés qu'il fut desservi par des perones de naissance , susceptibles d'une éducation distinguée , & de sentimens plus relevés qu'on ne voit chés le vulgaire. Vous suposés que le relief que ces perones ont dans le monde par leur crédit , & leur autorité , relèveroit l'éclat de leur vocation & ne pourroit qu'avoir une merveilleuse influence sur ceux qui seroient confiés à leurs soins. Mais permettés moi d'observer

1°. Qu'un emploi n'est honorable , qu'autant qu'il est hors de la portée de toutes sortes de perones. Pendant que le Ministère sera accessible à tous les ordres , ne croiés pas que la profession qu'en feront quelques Nobles en relève beaucoup l'honneur. Il suffit que l'entrée en soit ouverte à tous , pour qu'il soit en discredit. Les Postes d'Officiers de l'Etat Major seroient bientôt peu recherchés , si chaque Soldat pouvoit se flater d'y parvenir ; - Ainsi le Ministère ne pourra être en honneur ,

honor, pendant qu'il fera rempli indifféremment par tous les ordres de la Société. Cependant ne formons pas le dessein d'en exclure ceux qui sont d'un état subalterne ; le nombre des Nobles ne pourroit jamais suffire. Conséquemment celui des Roturiers décidera toujours du degré d'honor que pourra recevoir le Ministère & la pluralité sera toujours de leur côté : Leur nombre augmenteroit même en raison de celui des Nobles qui embrasseroient ce parti. Vous connoissés la manie du peuple , pour imiter les Grands ; voyant un moien si simple de se mettre à leur niveau , une grande partie de Roturiers subalternes , pour peu qu'ils eussent de facultés , dirigeroient leurs enfans de ce côté là ; cette vocation deviendroit par-là tous les jours plus comune. Je ne serois pas éloigné de croire , qu'on doit atribuer le petit nombre de ceux qui se destinent au Saint Ministère , au peu de Nobles qui prennent ce parti. Aujourd'hui le ton reçû est de courir le chemin de la fortune , afin de se rapprocher des Nobles , en imitant leur luxe & leur éclat. Au reste je ne suis pas le seul qui fasse cette objection. J'ai entendu plusieurs Gentilshomes parler du Ministère come d'une belle vocation , & dire en même tems , qu'ils ne pourroient cependant se résoudre à y destiner leurs enfans , parce que c'étoit en quelque sorte

s'encanailler, (permettéz moi le terme) que de se mêler ainsi avec grand nombre de gens de basse extraction.

2^o. Mais allons plus loin. Supposons que le Ministère acquière par là plus de considération & d'honneur, ne se présente-t-il point d'autre difficulté. Ne pourra-t-il point arriver, que des enfans de Nobles se vissent surpassés dans les différentes promotions, par des enfans de famille obscure? Cela ne seroit-il point douloureux & rebutant pour les premiers. Je suppose que j'aie un Fils dans les Classes. Il se verra peut-être inférieur en rang au fils de mon Receveur ou de mon Fermier, qu'il a acoutumé de considérer comme au dessous de lui à tant d'autres égards. Vous dirés peut-être que c'est un préjugé & une considération qu'il faudroit acoutumer les enfans à négliger. Mais mon Fils peut-il ignorer sa supériorité? Ne convient-il pas même de l'entretenir dans cette idée? N'est-ce pas le moyen de lui inspirer des sentimens plus nobles, & des mœurs plus assorties à son rang? Ne convient-il pas de le sortir de la Classe des gens du peuple, afin qu'il ne s'avise jamais de se mettre en parallèle avec les personnes de cet ordre? Mais poussons plus cette idée. Un Roturier peut avoir quelque crédit singulier, procuré par quelque Créature, qui sera dans le service d'un Grand.

Ne peut-il pas arriver dès lors , que dans un cas d'établissement on lui fit un paffedroit au préjudice du Fils d'un Gentilhomme ? Comprenez vous combien le trait feroit fenfible , pour une perfonne élevée dans les fentimens qu'on nourrit chés les Nobles ? Pour moi je vous avoue que je ne le verrois pas tranquillement.

3°. Supofons les chofes dans une fituation plus naturelle. Acordez le crédit aux Nobles ; ce qui eft plus vraifemblable. Ils feroient les objets des faveurs diftinguées dont ceux d'une baffe extraction , fe verroient très malheureufement privés. Qu'arriveroit-ils de-là ? On ne manqueroit pas de dire. Il n'y a que pour les Nobles , & cette idée éloigneroit du Ministère plusieurs Sujets , & feroit enfouir d'heureux talens. Ce ne feroit pas le moien de mettre le Ministère en honneur. Il faudroit travailler à augmenter le nombre des Sujets plutôt qu'à le diminuer. C'eft leur rareté qui met les Académies dans la néceffité de recevoir tous ceux qui fe préfentent , & d'introduire dans la Maifon du Seigneur des Ouvriers peu propres à y travailler dignement.

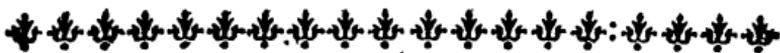
Voilà mes fcrupules ; je ne fouhaite pas mieux que d'en fentir la futilité. Ne les ménagez pas , je vous prie ; vous me verrez recevoir vos Adis avec toute la déférence qu'ils

méritent, & jamais je ne me départirai des sentimens patriotiques dont vous m'avez fait voir chés vous le modèle.

J'ai l'honneur d'être &c.

M.....

PATRIOPHILE.



À MES CONCITOIENS

Sur les Cercles nouvellement établis parmi eux.

CITOIENS ! recevés avec bonté les réflexions que je vous adresse. Le chagrin, la haine, une sévérité outrée ne les ont point dictées ; non ! Je ne suis point de ces Déclamateurs ridicules, qui frondent des plaisirs, qui ne sont pas faits pour eux, & un Monde qu'ils ne conoissent pas ; mais je suis un de vos Citoyens, qui vous fréquente, qui vous aime, qui vous conoit, qui participe à vos plaisirs, qui applaudit à vos vertus & qui gémit de vos foiblesses.

Les Réflexions que je vais faire rouleront sur un établissement nouveau parmi nous. S'il est bien dirigé, il produira de grands effets ; mais si l'on manque son véritable but, les suites en seront pernicieuses ; je veux par-

ler des Cercles , ou des Assemblées d'hommes , qui se sont formées l'hiver passé au milieu de nous. Je l'avoüe , cet établissement me fit d'abord le plus grand plaisir. Je vois se former une assemblée respectable , composée de personnes distinguées par leur naissance , leurs emplois , leur âge , leurs lumières , leurs vertus : J'y vois courir une brillante Jeunesse , qui doit puiser dans la conversation de ces hommes respectables des connoissances & des mœurs. J'espérois que nôtre jeunesse , malheureusement trop inclinée à l'oisiveté , trouveroit là des plaisirs utiles & s'instruiroit en s'amusant ; qu'en conversant avec des hommes , elle perdrait ce goût de bagatelle , qu'elle contracte dans la grande fréquentation d'un sexe aimable , mais trop enclin à la frivolité.

J'espérois voir sortir de cet établissement , plus de liaisons , plus d'amitié , plus d'harmonie entre les Membres de la Société & les différens ordres qui la composent. J'espérois que les Citoyens apprendroient à se conoitre , à s'estimer , & à s'aimer.

J'avoüe que j'ai été trompé. Cet établissement a manqué des effets si desirables , & nos Cercles , au lieu d'être une Ecole de Mœurs & de Décence , sont devenus des Académies de jeux. Chers Citoyens ! Ce ne sont pas cependant des Académies de jeux qu'il faut

établir parmi nous : Notre Pais , destitué de secours , pauvre par lui même , miné encore par le Luxe éfrené qui s'y établit chaque jour , n'a pas besoin de ce nouveau goufre , pour absorber les facultés de ses habitans. La simplicité , la frugalité , le travail , voilà quelles font nos richesses , & le jeu , le gros jeu détruit absolument ces fondemens de notre félicité. D'ailleurs , il ne nous convient pas : Nous ne sommes pas faites pour un Mé tier où l'on comence par être dupe , & l'on finit par être fripon. Non ; le Suisse simple , franc , incapable d'aucune bassesse , ne peut devenir Joueur , sans s'exposer à perdre des qualités qu'il ne fauroit trop estimer.

Cependant je ne désespère point de voir ramener ces Assemblées à leur véritable but. On comet toujours bien des fautes , avant que de conduire à leur perfection des établissemens nouveaux : Ici on en a fait , mais on peut en profiter pour avancer un ouvrage , qui doit être l'objet des vœux de tout les Citoyens.

Je ne veux point bannir de ces Assemblées les plaisirs innocens , les jeux modérés ; bien loin de troubler la Société , ils en unissent les Membres & le Citoyen laborieux y trouve une récréation agréable & innocente ; mais je voudrois en exiler à jamais les jeux excessifs ,

& tous ceux qui sont également nuisibles à la santé, aux fortunes, & aux mœurs des Citoyens,

Mais qui est plus à-même de produire une Réforme si salutaire que les personnes respectables qui sont déjà Membres de ces Assemblées ? Oui ! MESSIEURS ! Tous les yeux sont tournés sur vous, & les Citoyens attendent de votre zèle & de vos vertus un ouvrage si désiré.

Peut-être ignorés vous ces désordres ; ils ne se comettent pas en votre présence. L'on attend pour se livrer à la fureur d'un jeu atraiant & excessif, que votre retraite ait rendu la liberté à cette jeunesse imprudente. C'est alors qu'on voit avec horreur de jeunes étourdis hazarder follement sur une Carte une fortune, qu'ils doivent au travail & à la simplicité de leurs Pères ; alors on voit régner dans ces lieux tous les désordres que le gros jeu entraîne à sa suite ; on y voit avec indignation, des jeunes gens paitris d'orgueil & de vanité, s'abaisser à des démarches indignes, pour ravoit un argent follement hazardé, & comettre des bassesses, dont ils rougiront toute leur vie.

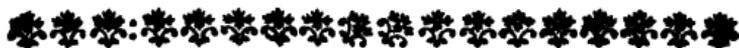
Cherchés, homes respectables, à réprimer ces désordres : Votre zèle, votre amour

pour le bien public vous y porteront fans doute, & le respect, la déférence qu'on a à si juste titre pour tout ce qui sort de vos bouches vénérables, vous en faciliteront les moiens. Daignés aussi honorer de votre suffrage des Réflexions, qui sont le fruit de mon attachement à ma Patrie & à mes Citoyens.

S**.

LAUSANE.





FRAGMENS HISTORIQUES.

XIII

F R A G M E N T.

CE que je vais dire des Rites Sacrés & Rites de des Cérémonies des Parfis de nos jours , Cérémonies des fut constamment pratiqué chés les Anciens Perfes. Ils ont un Clergé qui défend avec Perfes. chaleur une succession non interrompüe depuis ZOROASTRE , d'hommes instruits de leurs mystères. Il y a trois degrés dans leur Prêtrise ; l'Archi-Mage , Chef suprême de leur Eglise. Le *Mubad* , ou Surintendant, & les Mages , tous astreints à des devoirs très sévères.

Voici l'ordre de leur culte public. Dans chaque Pirée , on entretient le Feu Sacré sur un Autel. Dès que le Peuple s'y est rendu , un Prêtre vêtu de blanc , avec une Mitre sur la tête , & une espèce de gaze devant la bouche , de peur de souiller le Feu de son haleine , lit d'un ton fort bas , quelques Prières de la Liturgie. A la fin du service , il jette dans le feu , de petites branches d'un Arbre sacré. Il adresse ensuite cette Exhortation à toute l'Assemblée.

• Puisque le Feu a été donné a ZERDUSTH

„ par le Tout-Puissant, côme un symbole
 „ de sa Majesté, & come une émanation
 „ de la Fontaine de Lumière, respectons
 „ le; aimons tout ce qui lui ressemble &
 „ surtout le Soleil & la Lune, les deux
 „ grands tèmoinS de la Divinité. Remer-
 „ cions l'Être suprême de la grande utilité
 „ de cet élément, & n'oublions jamais nos
 „ devoirs envers Dieu „. On se retire
 alors en silence, & avec un profond res-
 pect.

btes.

Les ParSis célèbrent six Fêtes par an, chacune de cinq jours, toutes suivies d'un jeûne de cinq autres jours. Jamais ils ne mangent de la viande ou du poisson, sans en porter une petite portion dans le Temple, en supliant Dieu de leur pardonner d'avoir ôté la vie à ses Créatures, pour conserver la leur. Ils n'ont point de mets purs, ou impurs; cependant, pour ne pas scandaliser les Mùhomètans, parmi lesquels ils sont obligés de vivre, ils s'abstiennent du Porc.

Aussi-tôt qu'un Enfant est né, le Père & les Parens conviennent du nom, qu'ils veulent lui donner. Un Prêtre le comunique à la Mère, qui dit: *Mon Enfant a tel nom*. On le porte ensuite au Temple, où le Pontife lui verse un peu d'eau dans la bouche, & prie Dieu de préserver ce nou-

veau né des effets de la corruption , qu'il à reçû de ses Parens. A sept ans on l'amène de rechef dans le Pyrée, pour y être confirmé. On lui apprend des Prières, & chaque jour on lui explique les premiers Principes de la Religion. Dès qu'il en est assez instruit, on lui permet de prier devant le Feu Sacré. Le Prêtre lui met immédiatement sur la peau une casaque de lin, avec une ceinture de poil de chameau, qu'il a tissée de ses propres mains. Il le bénit, & lui recommande d'être un véritable Parsis durant tout le cours de sa vie, d'observer tous les Préceptes de la Loi & d'être surtout en garde contre l'Idolatrie.

Les Cérémonies de leurs Mariages Mariage. m'ont toujours parû singulières. A minuit les deux personnes qui veulent se marier, s'assient ensemble sur un Lit, en présence de deux Prêtres, dont l'un est pour l'Époux, & l'autre pour l'Épouse. Les Parens se rangent des deux côtés. Le Prêtre du Mari met le doigt d'après le pouce sur la bouche de la Fille, & lui dit: *Choisissez vous cet home pour vêtre légitime Mari?* Lorsqu'elle a prononcé le *Oui* décisif, l'autre Prêtre en agit de même à l'égard de l'Époux. Alors le nouveau couple se donne la main; les deux Prêtres répandent sur eux du Ris, emblème de la Fécondité, & leur

souhaitent un grand nombre de Fils, & de Filles. Ils sont si bien persuadés que les gens mariés jouiront d'un bonheur particulier dans l'autre monde, qu'ils marient après leur mort, ceux qui ont vécu dans le célibat.

Malades. Lorsqu'un Malade est à l'agonie, le Prêtre applique sa bouche contre son Oreille, & prononce cette Prière : *O Dieu ! Tu nous as comandé de ne te point ofenser ; cet home t'a ofensé. Tu nous a ordonné d'être bons ; cet home a fait du mal. Tu veux que nous te rendions exactement le Culte qui t'est dû, & cet home a négligé ton Culte. Maintenant donc, ô Père miséricordieux, pardone lui ses ofenses. à l'heure de sa Mort, & veuille le prendre à toi.*

Funerailles. Dès que le Malade a rendu le dernier soupir, on en place le corps sur un chassis de Fer, & on le transporte au haut d'une Tour. Toujours jaloux de conserver aux Elémens leur pureté, les Parisiens n'enterrent point leurs Morts, de peur d'infecter la Terre : Ils croient même prévenir l'infection de l'air, en exposant ainsi les cadavres aux Oiseaux de proie. Ceux qui assistent aux convois ne disent pas le moindre mot, parce qu'il est indécent de converser dans ces occasions, & qu'un profond silence règne dans le Tombeau. Le cadavre n'est

pas sitôt placé au haut de la Tour, que le Prêtre dit : *Nôtre Frère, durant sa vie, étoit composé des quatre Elémens. Aprésent qu'il est mort, que la Terre retourne à la Terre, l'Air à l'Air, l'Eau à l'Eau & le Feu au Feu; & come ils pensent qu'au sortir du Corps l'Ame erre pendant trois jours, pour suivie par le Démon, qui veut l'empêcher de gagner le Feu sacré, ils prient pour elle pendant ce tems le matin, à midi & le soir; mais le quatrième jour, croiant son sort décidé, ils terminent tant de Cérémonies par un Festin.*

DES SCYTHES ET DES GOMERITES.

LES *Scythes* & les *Gomérites* ne furent point un même Peuple. Les derniers descendirent de GOMER, Fils aîné de JAPHET; & les *Scythes* de MAGOG. Des SCYTHES & des GOMERITES.

Cent quarante deux ans après le Déluge on fait voler les *Gomérites* des bouts de l'Orient, aux extrémités de l'Europe. GOMER paroît en Italie, en Biscaye, au milieu des Gaules; TUBAL en Espagne, ASKENAZ en Allemagne &c. Transmigrations précipitées, & plus que réfutées par l'impossibilité qu'elles aient eu lieu. Comment, dans un tems si limité, ces Colonies auroient elles pu franchir tant de vastes ré-

gions, au travers des Bois, des Fleuves & des Déserts.

GOMER s'établit d'abord en Phrigie : Deux de ses Fils en Arménie ; un autre en Cappadoce. Leurs Descendans multipliés s'avancèrent ensuite en Europe, où ils paroissent avoir marché en colones, sans se mêler les uns avec les autres. Ils se répandirent insensiblement en Thrace, en Pologne, en Hongrie. Bientôt après l'Allemagne, la France, la Suisse, l'Italie & l'Espagne furent peuplées ; tandis que les *Scythes*, à l'Orient, pénétroient dans la Moscovie, la Tartarie & la Chine.

Parcourons donc tour à tour les Annales de ces deux Peuples, & quoiqu'on ait fait l'honneur aux *Scythes* de les appeler longtems la Nation la plus ancienne du monde, rendons aux *Gomérites*, nos Pères, un rang qui leur est dû, puisque GOMER étoit l'ainé de MAÛGON son Frère Fondateur des *Scythes*, & que d'ailleurs ils ont plus que mérité cette préférence par la supériorité du mérite.

de Cel.
b.

Après avoir déterminé les Limites, qui devoient les séparer des *Scythes*, nos Pères parurent d'abord, come une Nation puissante, soumise à un Chef sous le nom Général de *Gomérus* ; mais ils donerent celui de *Gauls* au vaste Pais qu'ils habitoient.

Il faudroit fans doute une conoiffance profonde du *Gomeraïg* c. à. d. de la langue qu'ils parloient, pour rendre raifon des Etimologies de tous les noms, sous lesquels on les trouve désignés dans l'Histoire. Apellés *Saces & Titans* dans l'Asie mineure; *Cimbres & Cimmériens* au Nord de l'Europe & vers le Danube; ils se nommèrent *Gaulois & Celtes* dans les contrées que nous habitans : C'est sous ce dernier nom, que nous en parlerons déformais.

Leurs Noms.

Les Celtes peuplèrent donc l'Europe depuis le Danube jusqu'aux extrémités du Portugal, & depuis la Méditerranée jusqu'à la Mer Baltique. Ils passèrent plus tard dans les Isles de la Méditerranée; & ce ne fut enfin que quelques Siècles après, qu'ils pénétrèrent en Suède, en Danemarck, en Angleterre, en Irlande, & même en Islande. Ils donèrent des noms Celtiques aux Contrées, aux Villes, aux Fleuves, aux Montagnes. Partout ils laissèrent quelques monumens de leur bravoure. Ce qui répand beaucoup d'obscurité, sur ces anciens Tems de leur Histoire, c'est qu'après leurs premières émigrations d'Asie, quelques uns d'entr'eux y revinrent de nouveau, & donèrent aux Lieux, où ils s'établirent, des noms qu'ils avoient déjà donés ailleurs.

Leurs Etablifmens en Europe

.éligion.

Leur Religion avoit beaucoup de rapport avec celle des *Scythes* leurs Frères. Ils adoroient les mêmes Dieux: JUPITER sous le nom de *Turan* tonnerre; MARS & MERCURE &c. A l'exemple des autres Peuples, ils déifièrent leurs Rois & leurs Héros, après la mort. Superstitieux à l'excès, ils s'adonèrent à l'Astrologie, la Magie &c.

rêtres.

Les *Curetes* apellés depuis *Druides* & *Bardes* étoient chargés du soin de la Religion. Ils l'expliquoient au Peuple, & offoient des Sacrifices. La Jeunesse alloit apprendre à leur Ecole la Philosophie, l'Astronomie, l'immensité de l'ame & sa transmigration d'un corps dans un autre: Vérités trop respectables, disoient-ils, pour être mises par écrit. Aussi ne les enseignoit-on que de vive voix. Ils n'étoient pas si scrupuleux à l'égard de leurs Hymnes en l'honneur des Dieux; des Poèmes où ils chantoient les Exploirs de leurs Généraux; des Exhortations qu'ils adressoient aux Soldats, avant les Batailles. Un *Bardes* étoit regardé come un home inspiré, & plein de l'esprit Divin: De-là cette vénération profonde, qu'on avoit pour les Prêtres. S'il s'en présentoit un, dans le tems que deux Armées en étoient aux mains, le combat cessoit à l'instant de part & d'autre.

Ces Prophètes Philosophes avoient des Académies. De l'aveu d'ARISTOTE lui même , leur Philosophie passa en Grèce , & ne vint pas de Grèce chez eux. On vanta beaucoup leur système de Morale ; cependant ils furent assés barbares , pour immoler des victimes humaines, & plus d'une fois dans des occasions critiques , ils tuèrent un home d'un coup de sabre , pour former leur augure sur la manière dont couloit le sang de ce malheureux. Cōtra-
mes
cruelles

Aussi grands Guerriers, mais moins adonés à la vie pastorale que les *Scythes*, les *Celtes* bâtirent de grandes Villes, les fortifièrent de murailles & de tours, & les embélirent de superbes édifices. Leurs incursions étoient si soudaines & si impétueuses, qu'on les comparoit à la rapidité de la Foudre. Point de quartier pour leurs ennemis. Leurs prisonniers devenoient leurs esclaves : Les plus Sauvages des *Scythes* s'habilloient de la peau de leurs ennemis ; mais les *Celtes* se contentoient de s'orner de leurs dépouilles. Amis de la magnificence, ils portoient des brasselets, des bagues & des coliers d'or. Guerre.

Leurs armes étoient l'arc, les flèches, les javelines, les sabres. Ils avoient des boucliers & des casques. Leur Cavalerie passoit pour invincible, & leurs chariots

armés les rendoient redoutables. Ils aimoient mieux mourir les armes à la main, que d'être faits prisonniers. S'il étoit possible, ils n'en venoient aux mains qu'après la pleine Lune & après avoir consulté les Augures.

Ils n'oublièrent rien de tout ce qui pouvoit inspirer à leurs Enfans, l'esprit de conquête, & les former à ce caractère belliqueux, qui les a rendu si fameux dans l'Histoire. On avoit mis les Loix militaires en vers, qu'on leur faisoit apprendre par cœur, & qu'ils chantoient au son des instrumens dans certaines occasions.

Langue
celtique. La Langue Celtique est encore en usage dans la Principauté de Galles. Aucune langue ne porte des marques si frappantes d'Antiquité. Malgré les altérations qu'elle a sans doute éprouvées, elle est d'une parfaite simplicité grammaticale, nerveuse, poétique, pleine de figures, & même assez mélodieuse, lorsqu'on la prononce bien.

celtique. Sur le Mont Ida en Crète, les *Celtes* trouvèrent une Mine de Fer, & devinrent Forgerons. Bientôt le son cadencé des marteaux & le cliquetis des boucliers, leur firent naître les premières idées de musique. Seroit-ce donc là l'origine d'un des Arts les plus agréables, & qui paroît avoir

été cultivé avec assés de succès , chez ces premiers Colons , puisqu'ils eurent des orgues , des harpes & d'autres instrumens ?

Dois-je maintenant entrer dans la Chronologie des Fils de GOMER ? C'est un Labyrinthe plus tortueux que celui de DEDA-LE. Je suis trop heureux que le Savant PEZRON (*) s'ofre ici pour guider mes pas. A force de veilles & de recherches profondes , il a trouvé l'art de rendre probable cette partie de l'Histoire.

Les Gomérites , avant que d'inonder l'Europe , paroissent en Phrigie , sous le nom de *Comariens* , le long du Jaxarte depuis la Mer Caspienne , jusqu'à la Bactriane. Je les aperçois encore sous celui de *Saces* , dans les fertiles plaines de l'Arménie , de la Capadoce & dans toutes les Provinces situées sur les bords du Pont-Euxin. Quelques-uns d'eux passent en Médie à main armée , où , séparés du reste de la Nation , ils se font appeller *Parthes* c. à. d. *divisés*. Leur route depuis la Mer-Noire vers le *Palus Méotide* est toute marquée , puisqu'après avoir passé le *Tanaïs* , ils donnent leur nom au *Bosphore Cymérien*.

A la tête de leurs Princes je trouve MANEUS OU MAN. Ce fut du tems d'AEMON, Princes MANEUS, AEMON.

(*) Antiq. Nat. Celt. Ch. VII. &c.

son Fils , & même sous sa conduite , qu'ils pénétrèrent en Arménie & dans la Capadoce. Leur Capitale y reçût de lui le nom d'*Aemonie*, & son Frère-DE'AS dona le sien, aux plaines *Déanes* sur les rives du *Thermodon*. On trouve en Phrigie une autre *Aemona* & d'autres *Déantes*. Ce Prince vivoit du tems de THARE' Père d'ABRAHAM.

OURANUS URANUS son Successeur & son Fils, que SANCHONIATON, come je l'ai dit, fait en vain régner avant le Déluge, eût quatre Fils de GE', sa Sœur & sa Femme. L'ainé apellé CHRONUS & SATURNE, lui succéda. J'ometts toutes les Fables que les Grecs débitent sur cet URANUS. Ce qui paroît incontestable, c'est qu'il fit de nouvelles conquêtes en Asie, & en Europe; & que pour prix de ses exploits, il eût le malheur d'être privé de la liberté par SATURNE, Fils dénaturé, qui le fit renfermer dans une prison, où il mourut de regret, ou peut-être même il fut tué par l'ordre de cet ingrat.

SATURNE & TITAN. Cependant SATURNE fut forcé de disputer le gouvernement à son Frère TITAN, qu'il ne vainquit qu'après une longue guerre. Fier du succès de son crime, il ne se contenta pas come ses aïeux du titre modeste de Prince; il prit celui de Roi avec le Diadème. De la son nom de *Chronus* (couronné.) La robe rouge dont il ai-

moit à se vêtir a pcut être introduit l'usage de la Pourpre des Rois. Quoiqu'aussi rusé qu'ambitieux, il ne pût dérober à URANUS son perfide dessein. Il s'alluma entr'eux une guerre sanglante, qui finit par la ruine du Père. Monté sur le Trône, le Fils étendit fort avant en Europe les Frontières de son Empire. Outre sa Sœur RHE'E, qu'il épousa dans la suite, il eût pour Conseiller, un Magicien du premier ordre, ce qui signifie sans doute un grand Philosophe, un Politique consommé, connu sous le nom fameux d'HERME'S TRISMEGISTE.

Tout sembloit lui réussir au dedans & au dehors de ses Etats. Mais de tout tems le crime a été suivi d'affreux remords. SATURNE avoit détroné son Père, & peut-être trempé ses mains dans son sang: Il craignoit que ses Enfants ne le traitassent de même. Il les dévora, dit la Fable, c. à. d. qu'il les sacrifia à une ombrageuse & cruelle politique. Adonné à toutes fortes de superstitions, les Dévins avoient apparemment augmenté ses noirs soupçons, en lui prédisant qu'il seroit détroné par un de ses Fils.

Témoin de la barbarie de son Mari, RHE'E lui avoit caché sa grossesse. Elle mit au monde un Fils, qu'on apella JUPL

TER. On dit qu'il nâquit en Crète, sur le
 PITER. Mont *Ida*; mais il paroît plus vraisem-
 blable, que ce fut en Arcadie sur le Mont
Lycœus, furnommé depuis par excellence
 le fomet sacré, le lieu où RHE'E avoit en-
 fanté, dont aucune Femme n'osoit ap-
 procher. De-là il fut transporté en Crète, où
 l'on chargea les Curètes de son éducation.

TAN
 IRCU. Cependant TITAN, toujours énémi de
 son Frère, le surprit enfin avec sa Femme
 RHE'E, & les tint en prison. Ils y languif-
 foient encore, lorsque JUBITER devenu
 grand, acourut à leur secours à la tête d'u-
 ne puissante Armée de Crétois, & rendit
 à ses Parens la liberté & l'Empire. Action
 généreuse, qui déconcerta le Tiran loin
 de l'adoucir. Moins joieux d'avoir pour
 Libérateur un Fils, qu'il ne conoissoit pas,
 que faisi de crainte qu'il ne lui arrachât un
 jour la couronne & la vie, il songe dès
 lors à lui en ôter tous les moyens. On lève
 par son ordre une Armée formidable. Il
 vole en Crète, où JUPITER s'étoit retiré,
 après l'avoir remis en liberté. Bientôt
 obligé de prendre une fuite honteuse, il
 repassa dans le Péloponèse. JUPITER l'y
 poursuit, & le contraint enfin de se sauver
 en Italie. JANUS y régnoit. Il reçût SA-
 TURNE avec beaucoup d'humanité. Ce
 Prince fugitif s'y forma un Etat le long du
 Tibre, où il termina sa carrière. Les cri-
 TUR-
 fugi-

mes de sa vie n'ont pas empêché de le mettre au rang des Dieux.

JUPITER, ou plutôt JOU (*), surnommé ensuite *Pater* (Père) lorsqu'on l'adora comme le plus grand des Dieux, eût bientôt une sanglante guerre à soutenir contre TITAN. Elle dura dix ans & paroît avoir donné lieu à la Guerre Fabuleuse des Géans ou *Titans* contre les Dieux. La dernière bataille, où TITAN fut défait avec les siens, se donna en Espagne au Nord de Cadix; JUPITER, qui s'y étoit rendu avec une nombreuse flote, y comanda en personne.

Il gouta dès-lors les douceurs d'une paix, qui ne fut troublée de tems en tems, que par la jalousie de JUNON sa Sœur & sa Femme, qui voioit avec chagrin l'humeur galante de son Mari. Cependant il administroit la justice dans toute l'étendue de ses Etats. Comme il résidoit ordinairement sur le Mont Olympe en Thessalie, il fut forcé plus d'une fois de nétoier le Pais de Brigands.

Il partagea son Roïaume, dont il donna la partie occidentale à son Oncle DIS. Celui-ci découvrit en Espagne des mines d'or & d'argent, si abondantes, qu'il en acquit

T 4

(*) Non Celtique qui lui fut donné, parce qu'il étoit le plus jeune des Enfans de SATURNE.

le nom de PLUTON c. à. d. *Riche*. Il fit même régner sur une partie de l'Afrique son Neveu ATLAS.

Les Historiens Crétois exaltent jusqu'aux nues les vertus de JUPITER. Ils font mille éloges de sa valeur, de sa prudence, de sa justice, du soin qu'il prit d'encourager les Sciences & la vertu, de son exactitude à punir le crime. Il vécut 120. ans. Ce grand Héros, déifié ensuite, mourut come un autre home, & fut enterré par les Curètes dans la Ville de *Gnosus* en Crète, où ses Fils lui érigèrent un superbe monument. Il partagea ses vastes Etats entre ses Parens & ses Amis.

RCU-

MERCURE ou TEUTAT succéda à son Oncle PLUTON. Il étoit Fils de JUPITER & de MAIA Fille d'ATLAS. Son savoir, sa sagesse, son habilité dans les Augures, la Magie, & la Philosophie, en un mot les plus rares qualités l'avoient rendu le Favori de son Père. Ce ne fut qu'après un long séjour en Egipte, où MERCURE étudia à fonds les Arts les plus mistérieux & les Sciences les plus sublimes, qu'il prit le beau nom de TEUTAT (*Père du Peuple.*) Il s'en rendit digne, puis qu'il aprit à ses heureux Sujets l'usage des Métaux, la manière de les faire valoir par le Commerce dans les Pais étrangers, puisqu'il adoucit les mœurs d'une Nation jusqu'alors cruel-

le & féroce & qu'il lui donna des Loix. Il devint si cher aux Peuples qu'il gouvernoit, que du tems même de CESAR, il étoit respecté par dessus tous les autres Dieux; il n'y avoit ni ville, ni bourg où l'on n'eût élevé des Statües & des Autels à son honneur. La durée de son Règne fut de 34. ans.

Cette Généalogie des Divinités Paiennes paroitra sans doute plus vraisemblable à un Lecteur sensé, que toutes les rêveries des Grecs, & même que toutes les savantes Hypothèses des modernes. Apuiée d'ailleurs sur les témoignages des anciens Auteurs, justifiée par un grand nombre d'antiques Monumens & par une infinité d'Etimologies Celtiques, toutes plus lumineuses les uns que les autres, pouroit elle ne pas obtenir les suffrages des conoisseurs (*).

LAUSANNE.

(*) Voici quelques Etimologies Celtiques.

Mercur est dérivé du Celtique *Mérc*, marchandise & d'*Ur* home.

Gaulois en vieux Celtique veut dire Guerriers.

Curte du Celtique *Cure*, qui signifie fraper une chose contre une autre.

Titan, Fils du Soleil; ce qui s'acorde parfaitement avec la Fable.

Saturne d'un mot Phrigien qui signifie puissant.

Rbée veut dire Dame &c.



L'ANEAU DE GYGES,
CONTRE LIDIEN.

CHAPITRE PREMIER.

HEUREUX ! disoit LEUXIS, heureux qui trouve un ami sincère & une maitresse fidèle. Mais en est-il de cette espèce, & tels, sur-tout, que je me les représente ? Premièrement, j'exige qu'un ami soit le mien pour le seul plaisir de l'être ; j'exige qu'une maitresse m'aime autant pour moi même que pour elle ; je veux que mon ami ne prétende pas toujours avoir raison ; je veux que ma maitresse ait rarement tort ; j'entends que mon ami trouve ma maitresse aimable, & se dispense de l'aimer, par la raison qu'elle sera ma maitresse ; j'entends, que, de son côté, ma maitresse l'estime, par la raison qu'il sera mon ami, & sur-tout qu'elle ne l'aime point, parce qu'elle devra n'aimer que moi. . . . LEUXIS exigeoit une infinité d'autres choses également impraticables, ou du moins peu pratiquées. Du reste c'étoient-là les seuls vœux qu'il format, & les seuls qu'il crût de-

voir former : Il étoit assez riche pour être révé-
ré du peuple , & assez sage pour fuir l'amitié
des grands. Il aimoit sa patrie , l'avoit sù dé-
fendre , respectoit son Prince , ne lui de-
mandoit rien , vivoit en philosophe & n'a-
voit pas trente ans.

Il erroit un jour sur les frontières de la Ly-
die , climat qui l'avoit vû naitre. Un specta-
cle des plus touchans l'arrêta. Il vit un vieil-
lard qui effaioit en vain de fortir d'un lac
profond ; tout anonçoit qu'il alloit y périr.
Graces aux Dieux ! dit alors le Lidien , c'est
peut-être un ami que la fortune me présente ;
c'est , du moins , une occasion de faire le bien.
Il étoit déjà sur les bords du lac ; & bientôt,
non sans danger pour lui-même , il y plaça le
vieillard. LEUXIS lui ofrit d'autres secours.
Vous m'avez rendu le seul dont j'avois be-
soin , reprit l'inconu ; il est trop juste que
j'en sois reconnoissant : Recevez cet Aneau ;
je lui dûs autrefois une Courone , & vous
pourriez lui devoir un jour d'avantage.

LEUXIS l'accepta , & vit avec étonement le
vieillard prendre une nouvelle forme , un ex-
térieur des plus majestueux. Vous voicz en
moi , poursuivit ce dernier , un des plus an-
ciens Rois de la Lydie : Mon nom étoit GY-
GES , & c'est vous dire assez de quelle utilité
peut vous être cet Aneau. J'aimois mon
peuple , & jamais je ne comis volontairement

une injustice; mais j'en tolèrai une par foiblesse, & par orgueil je ne la réparai pas : Elle a fuffi pour m'empêcher d'être admis parmi le très petit nombre des Rois justes. Les Dieux, après ma mort, me condamnèrent à prendre la forme hideuse que je viens de perdre, & à rester dans ce lac, jusqu'à ce qu'un passant, guidé par la seule générosité, m'en retirat. Je nageois depuis bien des siècles : Ce séjour est peu fréquenté, & j'ai conservé l'idée de tous ceux qui ont passé sans me secourir, ou qui m'ont mal secouru. J'ai donc vû successivement paroître :

Un jeune Babylonien. Il alloit tout parfumé aux noces d'HECTOR & d'ANDROMAQUE : La crainte de se mouiller l'empêcha seule de me secourir.

Deux Bergers de Lydie. Ils me retirèrent du lac, & coururent demander à une Bergère le baiser promis à celui d'entre eux, qui auroit le mieux nagé.

Un Astrologue Chaldéen. Je crûs qu'il venoit à moi; mais il tomba lui-même dans le lac qu'il ne voioit pas, & eût besoin de mon secours pour en sortir. Il s'éloigna, en m'assurant qu'il avoit lû dans le signe des Poissons, que je nagerois encore une demi heure sans me noier.

Un Poète. Il me tira du lac & m'obligea d'entendre huit mille vers.

Un jeune Lydien. Il venoit d'être quité par sa maitresse, & me félicita sur le bonheur que j'avois d'être là.

Une jeune Lydienne. Elle acourut promptement vers moi, & ne s'en éloigna qu'après avoir vû mes cheveux blancs.

A ces articles, GYGES en joignit beaucoup d'autres ; & tous servoient à prouver que, sans l'arrivée de LEUXIS, le Monarque Lydien eût pû nager bien des siècles de plus. Il jugéa d'ailleurs que ces exemples pouvoient être utiles à LEUXIS même, & cette énumération finie, il disparut.

C H A P I T R E I I.

LEURIS rêvoit à l'usage qu'il feroit de son Aneau. La facilité qu'il lui donoit de se rendre invisible, étoit d'une grande ressource pour éprouver la fidélité d'une maitresse & la sincérité d'un ami. Il résolut d'en faire l'essai ; mais il gémit sur la foiblesse de la nature humaine, qui exigeoit de pareilles épreuves.

Un sentier qu'il suivoit en rêvant, le conduisit jusqu'à un vallon solitaire. Des cris redoublés frappent tout à coup son oreille. Il s'avance, il acourt, & voit un brigand, qui entraînoit une jeune fille vers la forêt la plus voisine. Une vieille les suivoit, en jettant

des cris furieux. Secourons-les , dit LEUXIS, dit cette jeune personne être encore une habitante de l'ELISE'E. Le brigand étoit déjà en défense. Heureusement le Lydien étoit vigoureux , brave & armé : Il ne daigna pas même faire usage de son Aneau. Il tua le brigand à force ouverte ; mais ce ne fut qu'après en avoir reçu quelques blessures , à la vérité peu dangereuses. La jeune personne étoit évanouie , la vieille à peu près dans le même état. LEUXIS les secourut une seconde fois , & l'instant après les vit à ses genoux. Il les releva l'une & l'autre , & comença par la vieille. O brave inconnu ! lui dit-elle , quoi c'est donc par pure générosité que vous venez d'affronter le brigand ? Venez dans notre asile ; venez vous remettre de vos fatigues & agréer nos soins. Il les suivit , autant par curiosité que par besoin. La jeune personne le regardoit par intervalles. Pour lui , il la fixoit presque sans interruption. Il vit bientôt qu'il avoit retiré des mains d'un misérable bandi une beauté digne de captiver les plus puissans Monarques.

La vieille lui aprit , chemin faisant , qu'elle & PALMIS , sa nièce , la même qu'il venoit de secourir , revenoient de célébrer la fête de DIANE. Toutes deux , en éfet , portoient l'habit réservé aux seules Vierges qui se devoient au culte de cette Déesse. La vieille

aprit encore à LEUXIS, qu'elle & sa nièce étoient en droit de porter cet habit, & qu'en son particulier, elle conserveroit ce droit-là toute sa vie. C'étoit de quoi LEUXIS s'inquiétoit fort peu; mais il n'avoit pas la même indifférence sur le parti que prendroit PALMIS. Déjà même il formoit des vœux pour l'enlever au culte de DIANE.

Enfin, on arrive auprès d'un vieux bâtiment, qui avoit eû le nom de Château, & que la vieille honoroit encore de ce titre. On traverse un vieux pont, que le fossé comblé rendoit inutile. Une esclave, aussi antique, en apparence, que le Château même, ouvre une porte rongée par les vers; quelques meubles mutilés garnissent la salle où LEUXIS est introduit: Tout, dans ce lieu, annonce les ravages du tems, ou de l'infortune; mais la jeune Lydienne y paroît aux yeux de LEUXIS, come VENUS au milieu des ruines de son Temple.

Elle effuioit, d'un air charmant, les blessures qu'il avoit reçues pour la défendre. La main lui trembloit & le cœur batoit à LEUXIS. L'eau dont elle se servoit sembloit au Lydien un feu, qui s'introduisoit dans toutes ses veines. Il voulut baiser la main qui le secouroit, & fut très surpris de n'oser le faire.

On préparoit une colation: La vieille tante cherchoit la coupe d'honneur, celle qui

depuis trois générations servoit à la famille dans les jours de cérémonie. Il n'y a pas plus de cinquante ans, disoit-elle à LEUXIS, qu'un Satrape Babylonien, qui avoit dit la vérité à son Maître, vint se réfugier dans ce Château & but dans cette coupe. Il me semble que c'étoit hier. Qu'il étoit galant ce Satrape ! Il me donna plus d'éloges en deux jours, que je n'en ai reçu depuis trente ans. LEUXIS imitoit cependant le Satrape ; mais c'étoit auprès de PALMIS.

Elle ne répondoit presque rien à ses discours ; mais elle les écoutoit, & il étoit facile de voir que c'étoit avec plaisir. Elle joignoit aux traits les plus réguliers & les plus touchans, un air de candeur, qui ne laissoit pas même la liberté du doute. Son ame se peignoit dans ses regards, & jamais plus belle glace ne servit de transparent à plus beau portrait. LEUXIS prolongea son séjour auprès d'elle autant que la bienfiance pût le lui permettre. Il regrétoit en quelque sorte de n'avoir pas été plus grièvement blessé dans le combat. Il obtint facilement la permission de revenir & en profita en home vivement épris ; c'est-à-dire, qu'il reparut deux jours après. Ces deux jours n'avoient d'ailleurs été employés qu'à songer à PALMIS. Il se la représentoit avec tous les charmes que la nature peut prodiguer, charmes d'autant plus vrais, d'autant

- d'autant plus précieux , que l'art n'y entroit pour rien. Son imagination le servoit à merveille ; cependant, lorsqu'il revit PALMIS, il trouva le modèle infiniment au dessus de l'image qu'il s'en étoit retracée ; & il en étoit toujours ainsi chaque fois qu'il la revoit.

Que je suis heureux ! s'écria-t-il, j'ai, enfin, obtenu ce que j'ai tant de fois désiré en vain ; une maitresse qui fût m'aimer & qui n'en fût point assez pour me trahir. O précieux Aneau ! c'est, sans doute, à ton influence que je suis redevable de cet avantage. Tu valus une Courone à GYGES, mais GYGES eût cédé volontiers cette Courone pour une PALMIS.

Déjà un mois s'étoit écoulé , & LEUXIS étoit toujours plus amoureux. Il manquoit cependant à son bonheur un point qu'il prévoit n'y devoir pas manquer long-tems ; mais il ne vouloit point éfaroucher l'innocence de PALMIS. A cette innocence près, qu'elle conservoit encore, LEUXIS en avoit eü toutes les preuves d'amour qu'une jeune personne ingénüe & sincère peut donner ; & ces sortes de preuves en valent bien d'autres. Un jour il lui prit envie de retourner le chaton de son Aneau , c'est-à-dire de se rendre invisible : Non pour dérober ce qu'il espéroit obtenir, non pour vérifier des soupçons qu'il n'avoit pas ; il ne vouloit que jouir du plaisir

de voir PALMIS fans être vû. Il parût donc avoir pris congé & revint fur ses pas , enchanté de pouvoir acompagner ainsi tous ceux de sa charmante maitresse. Elle étoit plongée dans une douce & profonde rêverie , & LEUXIS se disoit avec transport : C'est moi qui la lui cause , c'est à moi seul que PALMIS rêve !

La nuit étoit déjà proche , & la porte du Château fermée. LEUXIS entend fraper à cette porte d'une manière qui anonçoit quelque intelligence. La vieille Esclave y court , autant qu'elle peut courir ; elle ouvre avec empressement à un Hermite que la vieille tante reçoit avec joie. Tout cela , dans le fond , signifioit très-peu de chose ; mais ce qui lui parût signifier d'avantage , fut de voir PALMIS l'embrasser avec transport , & l'Hermite lui rendre avec profusion ses caresses L'un & l'autre versoit des larmes. . . . C'est de joie qu'ils pleurent , disoit LEUXIS en lui-même , tandis que je suis prêt à pleurer de rage. Il restoit immobile & pétrifié ; mais toujours invilible Dans l'instant même , l'Hermite , PALMIS & la vieille , entrent dans une chambre qu'ils ferment subitement sur eux. Nouveau creve-cœur pour LEUXIS , que son anneau ne transformoit point en un corps fluide , ou aerien Ce ne fût pas tout ; la nuit étoit déjà fort avancée lorsque l'Hermite for-

tit de cette chambre pour quitter entièrement la maison. LEUXIS étoit tenté de le suivre & de lui arracher , à force de menaces , l'entier aveu de son intelligence avec PALMIS. D'un autre côté il vouloit rester , se faire voir à son ingrate , lui reprocher sa perfidie & la quitter ensuite pour jamais. Tandis qu'il balançoit ainsi , l'Hermite s'éloignoit toujours , & LEUXIS finit par ne rien faire de ce qu'il avoit projeté. Il prit le parti de dissimuler encore quelques jours , & d'observer soigneusement ce qui se passeroit dans l'intérieur & même dans l'extérieur de ce lieu suspect. Il n'observa pas long-tems sans faire de nouvelles découvertes. A la même heure que l'Hermite s'étoit présenté la veille , un Soldat vint frapper come lui , & fut reçu avec les mêmes démonstrations par l'esclave , par la tante , & qui plus est par la nièce. Alors la fureur de LEUXIS fut au comble. Ce fut bien pis lorsqu'il aperçût PALMIS faire tous ses efforts pour entrainer le Soldat dans la même salle où l'Hermite avoit été admis la nuit précédente. Il alloit , peut-être , immoler ce rival qu'on osoit ainsi lui préférer ; La réponse du Soldat modéra un peu cet emportement. „ Je ne
 „ puis ajouter qu'un mot , disoit il à PALMIS :
 „ Je vole où mon devoir m'appelle , & peut-
 „ être où la mort m'attend. Souvenez-vous
 „ toujours de moi , & n'oubliez pas qui vous

„ êtes „. PALMIS au lieu de répondre, étoit à demi-pâmée dans les bras des deux vieilles, & le Soldat s'éloigna en faisant un geste de désespoir.

Quant à LEUXIS, il avoit repris un peu de son sang froid & de sa philosophie. Les dernières paroles du Soldat lui en donnoient une idée assez avantageuse. Il eût peut-être pardonné à PALMIS l'amour qu'elle témoignoit à ce rival, si elle ne lui en eût marqué autant à lui-même. C'étoit ce coupable partage qu'il ne pardonnoit pas. Il voulut voir cependant jusqu'où elle porteroit la feinte & la dissimulation; il se rendit visible à ses yeux. PALMIS encore toute éplorée, parût tréssaillir à sa vue. Ah la perfide! disoit LEUXIS, toutes les passions se peignent à son gré sur son visage! Elle les jouë toutes & n'en ressent aucune. Venez, lui disoit PALMIS de l'air le plus sincère & le plus naturel, vous ne pouviez arriver plus à propos. . . . N'en doutez pas, interrompit LEUXIS; je suis même arrivé plus à propos que vous ne pensez. Le ton avec lequel il prononça ce peu de mots, rendit PALMIS interdite. Elle chercha dans ses yeux quelque chose qui démentit ce ton sévère; elle n'y vit que du couroux. C'en est donc fait, s'écria-t-elle, il faut que tout m'accable aujourd'hui! Je l'avoüe, reprit ironiquement LEUXIS, la situation est critique:

On s'affigeroit à moins : Perdre deux amans en un jour ! . . . Mais il vous en reste un troisième ; & quoique moins jeune que les deux autres . . . Ciel , quelle injure ! quelle injustice ! . . . Ah ! barbare ! . . . PALMIS n'en pût dire d'avantage ; elle tomba entre les bras de sa tante , qui vouloit à la fois & la secourir & détromper LEUXIS. En vérité , disoit-elle , les jeunes gens sont à plaindre , ils ne savent ni s'entendre ni s'expliquer ; que feroient-ils si nous ne parlions pour eux ? Voici en deux mots tout ce que cela veut dire Alors elle comença un discours dont le seul préambule parût à LEUXIS aussi long qu'inintelligible. PALMIS avoit repris en partie ses sens , & LEUXIS qui n'atendoit que ce moment pour s'éloigner , s'enfuit avec la précipitation d'un homme qui craint que son penchant ne le retienne. Il lui en avoit coûté pour soutenir le ton grondeur : C'étoit une véritable affliction pour lui , que de mortifier quelqu'un ; & l'évanouissement de PALMIS l'occupoit chemin faisant. Hélas ! dit-il après y avoir bien pensé , que peut signifier une pareille preuve ? Ne fait-on pas qu'une femme eût toujours l'art de s'évanouir à propos ?

C H A P I T R E I I I .

LEUXIS s'éloignoit donc en maudissant la perfidie des femmes les plus simples ; & cependant résolu de chercher ailleurs ce qu'il avoit crû trouver dans PALMIS. Un bois & une plaine lui ofroient deux routes qui aboutiffoient au même canton ; mais celle du bois étoit la plus dangereuse ; ce fut celle que choisit LEUXIS. A peine y étoit-il entré que deux brigands fondirent sur lui. Il étoit brave & venoit d'être outragé ; il se défendit en homme qui ataquoit , & mit bientôt un des brigands hors de combat. L'arrivée d'un inconnu de fort bonne mine , obligea l'autre à prendre la fuite. L'inconnu le poursuivit , l'atteignit & le tua. LEUXIS qui étoit acouru pour le secourir , le remercia de sa générosité. Vous vous moquez , reprit l'autre , n'est on pas fait pour se rendre ces petits services ? J'ai vingt fois risqué ma vie pour mes amis , & je le ferai toujours volontiers pour quelqu'un qui peut le devenir. Voilà , si je ne me trompe , disoit LEUXIS en lui-même , un des héros de l'amitié ; sans doute elle m'offre cette rencontre pour me dédomager des caprices de l'amour ? Il continua sa route avec l'inconnu ,

qui se fit bientôt conoitre. Son nom étoit BRAGANTIDE'S ; & LEUXIS vit avec un plaisir infini , qu'ils étoient voisins : Nouvelle raison pour eux de se lier ; car ils n'étoient pas assez proches voisins pour avoir des raisons de se hair. Bientôt même ils furent inséparables. LEUXIS oublioit la moitié de son projet ; peut-être aussi le souvenir de PALMIS ne lui permettoit-il pas de chercher à la remplacer. Ah ! ingrate , ah ! perfide PALMIS ! s'écrioit-il souvent , à qui faut-il désormais se fier ? Qui ne me trompera pas , si vous m'avez trompé ? BRAGANTIDE'S lui faisoit souvent confidence de ses bones fortunes. Hélas , disoit LEUXIS , peut-être ne vous favorise-t-on qu'en trahissant quelqu'un N'en doutez pas , reprenoit BRAGANTIDE'S ; mais mon triomphe en est d'autant plus doux. De deux femmes qui se disputent ma constance , l'une trompe un mari , l'autre un amant Ce dernier sacrifice est , à-coup-sûr , le plus flatteur. Il est vrai que cet amant fut mon ami , & le seroit même encore , s'il ne se fut pas avisé d'être jaloux. . . A propos de jaloux , j'ai promis de me rendre au vallon prochain pour une petite affaire qui fera bientôt terminée. Etes-vous curieux de faire cette promenade ? Peut-être trouverez-vous de quoi vous amuser. LEUXIS accepta l'offre sans autre explication ; mais il songeoit à cet ami

que BRAGANTIDE's aidoit à tromper. On arrive, & deux homes inconnus à LEUXIS, viennent pour fondre sur son compagnon, en se disputant l'honneur de le tuer seul. BRAGANTIDE's les pria froidement de s'accorder, & de faire successivement de leur mieux contre lui. LEUXIS, de son côté, essaya de les accorder tous trois. Ses soins furent inutiles, & il finit par se battre contre l'un des deux, tandis que BRAGANTIDE's s'exerçoit contre l'autre. LEUXIS & BRAGANTIDE's mirent leurs adversaires hors de combat. Hélas ! disoit ce dernier, peut-être ai je tué l'ami que je cherchois ! Heureusement, il pouvoit recevoir encore des secours, & LEUXIS en procura de si efficaces, qu'au bout de quelques jours ils le mirent hors de danger. LEUXIS l'avoit fait transporter chez lui, & le visitoit souvent. L'autre blessé avoit été secouru avec le même bonheur par BRAGANTIDE's même, qui dès-lors méditoit de chagriner de nouveau l'un & l'autre rival, aux risques de se battre une seconde fois. LEUXIS qui n'aimoit ni à mortifier ni à tuer personne, exhortoit BRAGANTIDE's à supprimer ses visites clandestines. Pour lui, il continuoit journellement les siennes à DARE's (c'est le nom de celui qu'il avoit blessé) ; mais ces assiduités, & encore plus les remontrances de LEUXIS déplurent à BRAGANTIDE's ; il songea à rom-

pre avec cet ami trop peu politique & trop incomode. Dès lors LEUXIS ne parla plus sans être vivement contredit, & ce qui le mortifia le plus, c'est que BRAGANTIDE'S eût toûjours tort de contredire. Un jour enfin, qu'ils se promenoient dans une plaine semée de fleurs, & environée de bosquets agréables, LEUXIS loua beaucoup la beauté de ce Passage: C'en fut assez pour que BRAGANTIDE'S le trouvat détestable. Qu'il est à plaindre, disoit LEUXIS en lui-même, il ne voit, ne sent, ni ne raisonne; mais ce n'est point un motif suffisant pour rompre avec un ami: Passons-lui ses défauts; ils sont encôre préférables à certaines grandes qualités que celui qui les possède, fait souvent trop valoir. Cependant ses déraisonnemens ne finissoient pas, & LEUXIS continuoit à le plaindre. Ce ne fut pas tout; BRAGANTIDE'S prétendit qu'il l'approuvat; mais la complaisance de LEUXIS ne pût s'étendre si loin. Ils disputèrent donc, & BRAGANTIDE'S eût recours à sa manière favorite de résoudre une difficulté. Il ajouta que le vaincu auroit nécessairement tort, & conviendrait de la laideur, ou de la beauté de la plaine. LEUXIS indigné, mais qui ne vouloit ni tuer BRAGANTIDE'S, ni que BRAGANTIDE'S le tuat, eût recours à son anneau, & désarma ce forcené. Ce fut alors que BRAGANTIDE'S se crût perdu, & eût le

fraieur que manquent rarement d'avoir ces sortes de Braves , quand il faut affronter une mort qu'une estocade ne peut parer. Mais il en fut quite pour quelques remontrances que lui fit LEUXIS. Ce dernier avoit fait ses preuves en matière de courage ; & d'ailleurs , il n'en étoit pas en Lydie come dans quelques autres contrées ; on pouvoit , sans deshonneur , s'y dispenser de faire certaines sottises.

C H A P I T R E I V.

A SON retour , LEUXIS alla voir celui qui pouvoit lui en reprocher une de cette espèce , & qui l'avoit malheureusement partagée ; il étoit guéri de ses blessures , & très-reconnoissant des soins de son vainqueur. Peut-être , disoit LEUXIS , vais-je trouver , dans DARE's , ce que je n'ai pu rencontrer jusqu'à présent. DARES est délicat , il a risqué ses jours pour se venger d'une trahison ; il est sans doute incapable de trahir ; & lorsqu'il m'arrivera d'avoir une maitresse , il n'essaiera point de me supplanter auprès d'elle : Il ne voudra point se rendre coupable d'un crime qu'il a essayé de punir. LEUXIS agit d'après ces réflexions , & en peu de tems lui & DARE's furent inséparables.

LEUXIS eût voulu oublier PALMIS dont

l'image ne le quitoit pas. Il favoit que l'unique moyen de ne l'aimer plus étoit d'en aimer une autre. Le hazard parût assez bien le servir. Il fit conoissance avec une jeune veuve qui passoit pour n'avoir aimé que son Epoux avant, & même depuis sa mort ; jamais veuvage ne fut, disoit-on, plus réel, ni affliction plus vraie. Ce fut un aiguillon de plus pour LEUXIS : Il redoubla ses assiduités & insensiblement la jeune veuve lui trouva beaucoup de l'air de son Epoux ; on dit même qu'insensiblement il lui parût mieux que le défunt n'avoit jamais pû être. De son côté, LEUXIS ne songeoit plus à PALMIS quand il voioit ZELIS, (c'est le nom de la jeune veuve) ; & ils s'acoutumèrent tellement à se voir, qu'ils ne se quitoient plus. On présume bien que DARE's fut admis dans cette société. Il en usa d'abord très sobrement : Ses visites n'étoient ni trop longues, ni trop fréquentes, ni faites à contre-tems. Il paroissoit n'avoir nulles prétentions sur ZELIS ; ZELIS, de son côté n'avoit pour lui que de ces égards consacrés par l'usage. Tous deux sans doute, agissoient de bone foi, & LEUXIS étoit sans inquiétude. Malheureusement LEUXIS fut obligé de s'absenter pour huit jours.

Dans les premiers instans qui suivirent son départ, on ne s'ocupa que de son éloge. ZELIS ne tarissoit point sur cette matière

DARE'S enchériffoit encore sur elle. Un & deux jours s'écouloient & l'éloge continuoit. Au troisiéme jour on parle de choses indifférentes; au quatriéme, DARE'S parle à ZELIS d'elle même; au cinquiéme, elle s'aperçoit que DARE'S tourne agréablement ce qu'il dit; au sixiéme, elle répond à ses douceurs; au septiéme, elle dit froidement: C'est demain que LEUXIS arrive; au huitiéme, LEUXIS arrive en effet. Il avoit retourné le chaton de son anneau, uniquement pour jouir de l'impatience, ou de la langueur que son absence ne manquoit pas de causer à le tendre ZELIS. Il trouva DARE'S chez elle & n'en fut point étonné; mais il le fut beaucoup d'entendre ZELIS s'exprimer ainsi: Avoüez, DARE'S, qu'une femme ne peut guères compter sur elle-même, ni un ami sur son ami, ni un absent sur des promesses? Je croiois aimer LEUXIS, & cependant il n'en est rien; je croiois vous voir sans péril, & cependant il n'en est rien: J'aurois dû vous résister, & cependant... N'achevez pas, s'écria LEUXIS en fureur, & toujours invisible, rougissez & tremblez, perfide que vous êtes! ZELIS trembloit effectivement, d'entendre la voix de LEUXIS, & de ne rien voir. C'étoit un grand embarras pour la femme la plus fidèle qu'un amant qui pouvoit la surprendre ainsi à toute heure! DARE'S n'étoit guères

moins déconcerté que ZELIS ; il avoit même quelques remords que ZELIS n'avoit pas. Quant à LEUXIS , après avoir réfléchi sur la situation où ils se trouvoient tous trois , il finit par la trouver plaisante , unique ; il sortit , en laissant échaper un grand éclat de rire , qui consola un peu DARE's & désespéra ZELIS.

C H A P I T R E V.

LEUXIS prit alors le parti d'aller chercher à la Cour ce qu'il n'avoit pû rencontrer ni à la ville ni au village. C'étoit un parti désespéré , & il le favoit bien. Il se sentoît néanmoins quelque impatience de revoir un Grand à qui dans une bataille il avoit sauvé la vie. Il arrive , se présente chez le Personage , se nomme , & n'attend que deux heures dans l'antichambre. Enfin il est introduit. Quoi , c'est vous ? s'écria l'homme de cour en l'embrassant ; je ne me console point de vous avoir fait attendre. Pardon , vôtre nom m'étoit échapé ! La cour nous expose souvent à ces sortes de distractions. Je saurai m'en garantir désormais. Comptez sur moi , comptez sur un ami. C'étoit ce que cherchoit LEUXIS. Il ne voulut pas toutefois prolonger

sa visite pour ne point trop fatiguer ce nouvel ami. Mais dès cette première fois, il jugea nécessaire l'épreuve de l'anneau; tant d'expériences multipliées rendoient cette défiance bien légitime. LEUXIS paroît vouloir se retirer, & l'homme de Cour appelle ses principaux esclaves. Il leur ordonne d'envisager LEUXIS avec attention pour ne le pas faire désormais attendre. L'instant après, on le croit parti, mais il est rentré. Le courtisan s'adresse de nouveau à ses esclaves. Avez-vous bien remarqué cet homme, leur demande-t-il? . . . Oui, Monseigneur. . . Le reconnoitez-vous bien une autre fois? . . . Oui, Monseigneur. . . Hé bien, souvenez-vous que je ne dois jamais y être pour lui. . . Oui, Monseigneur. LEUXIS s'éloigna, bien résolu de ne mettre jamais ces esclaves dans le cas de mentir.

Il murmuroit contre ce genre de perfidie, si commun parmi les honnêtes gens du grand Monde, & même du petit. Il rencontre à quelques pas de là, un autre Courtisan que le hazard lui avoit fait connoître autrefois; le même hazard permit qu'il en fut reconnu, & ce qui redoubla son étonnement, fut d'entendre l'homme de Cour lui faire des reproches de l'avoir négligé. Des offres de service succèdent à ces reproches. Voilà LEUXIS qui espère encore une fois trouver l'ami qu'il cherche. Il va le jour suivant faire une visite

à cet ami futur ; il est introduit sur le champ. Il s'aperçoit, il est vrai, qu'on en use ainsi avec tous ceux qui se présentent ; mais LEUXIS n'étoit point jaloux de distinctions exclusives, & il auguroit bien d'un home qui se rendoit si accessible. C'étoit une preuve qu'il ne craignoit ni la censure, ni l'examen ; raison qui oblige tant d'autres Grands à ne se laisser voir que dans la perspective. CHRYSIS, (c'est le nom de celui-ci) exhorta si vivement LEUXIS à mettre son zèle & son crédit à l'épreuve, que ce dernier s'y détermina. Il parut ambitionner un poste qu'il n'avoit nul besoin ni nul dessein de remplir. Peu de jours après, CHRYSIS lui anonça qu'il pouvoit en aller prendre possession. Il y trouva un home qui avoit les mêmes prétentions & les mêmes droits que lui. On dispute longtems, & come c'est l'usage, surtout en matières d'intérêt ; on finit par ne point s'accorder. LEUXIS eût volontiers terminé la dispute en renonçant à ses prétentions ; mais il vouloit jusqu'au bout éprouver le zele de CHRYSIS. Ainsi chaque Aspirant retourne auprès de son Patron. Mais quelle fut leur surprise de se retrouver tous deux chez le même, chez CHRYSIS ? En éfet, c'étoit lui qui les avoit servi l'un & l'autre, & l'un contre l'autre. Il parut peu étoné de cette méprise. Mon penchant à obliger, leur dit-il, me met souvent dans le

cas où je me trouve avec vous : Je me suis d'autant mieux trompé que vos noms m'étoient peu familiers. Il n'est qu'un moyen pour sortir de cet embarras ; c'est de vous en rapporter au sort , il décidera qui de vous deux j'ai voulu servir & qui doit l'emporter. LEUXIS répondit qu'il n'y prétendoit plus : Il renonça avec la même facilité au desir de se lier avec un ami , qui pour paroître celui de tout le monde , n'étoit , au fond , celui de personne.

CHRYSIS avoit une Sœur bien moins communicative. On parloit de sa vertu à la Cour, & elle étoit fort aise qu'on en parlat. Son principal soin étoit de ne donner aucune prise sur sa conduite & de blamer hautement celle des autres. Un nouveau motif lui fit condamner celle de son frère envers LEUXIS ; elle laissa même entrevoir à ce dernier , qu'elle n'eût point fait un pareil *quiproquo*. Il le crût d'autant mieux , que sans amour-propre il sentoit à tous égards sa supériorité sur son rival ; mais ALDAZIRE (c'est le nom de la Dame) la sentoit encore mieux que lui. Elle-même le mit à portée de s'expliquer librement. Alors , il lui avoua que l'ambition n'étoit point ce qui l'amenoit à la Cour ; & elle fut très surprise d'apprendre le véritable motif de ce voyage. C'étoit chercher dans ce séjour ce qu'on présume ordinairement s'y trouver le moins. Elle avouoit cependant
que

que LEUXIS méritoit de ne pas entièrement perdre ses pas ; & déjà naiffoit en elle une fe-crette envie d'y contribuer. Voilà , difoit ALDAZIRE , un amant tel qu'il me le faut , puisqu'enfin il en faut un , quelque mine que l'on faffe ; il ne s'agit maintenant que de le plier à ma façon de vivre , & fon projet m'annonce qu'il s'y prêtera facilement. ALDAZIRE ne se trompoit point ; LEUXIS se prêta à tout ce qu'elle voulut ; il se conduisit avec la plus extrême prudence , & déjà il avoit tout obtenu qu'on ne parloit encore de rien. ALDAZIRE de son côté parloit toujours vertu , & fréquentoit d'antiques douairières que l'âge réduisoit à parler come elle , & fuïoit les femmes , & qui plus est les homes , qui s'exprimoient autrement. Qui l'eût crû , difoit LEUXIS , qu'on pût trouver ici une maîtresse assez fidèle pour fuir jusqu'aux occasions de ne l'être plus ? Cè seroit déjà beaucoup de ne les point chercher. Il prit tant de confiance dans ALDAZIRE , qu'il lui avoïta le mystère de l'Anneau. Elle fut enchantée de la découverte , & sentit d'abord combien il étoit comode pour une prude d'avoir un Amant qui pût se rendre invisible à propos ; car elle n'avoit pour le moment aucun motif de craindre qu'il le devint à contre tems. LEUXIS en usa donc souvent ; mais toujours sans se dénier d'ALDAZIRE , & toujours sans rien

voir qui pût autoriser sa défiance. L'admirable Aneau ! s'écrioit-elle un jour , que ne puis je moi-même en user quelquefois ! Quel plaisir de tout voir sans être vüe ! d'être témoin des secrètes actions des autres sans qu'ils s'en méfient ! d'assister , par exemple , aux rendez vous nocturnes de la prudente ORPHISE & de son Mage ; aux tête-à-têtes succellifs d'AMENIDE & de ses six amans ; aux fréquentes perfidies que la sage MURCIE fait à son cher époux ; aux ridicules entretiens du vieil & riche GARIBAS & de sa jeune maîtresse , ou à ceux de la vieille & riche CINTHIE & de son jeune amant ! . . . LEUXIS jugea par ce discours, que la fidele , ALDAZIRE étoit un peu méditante ; mais , ajoutoit-il , c'est toujours beaucoup qu'elle soit fidèle , & qu'elle ne s'ennuie pas de l'être. Il porta même la complaisance jusqu'à lui laisser faire l'essai de l'Aneau mystérieux ; mais il arriva qu'ALDAZIRE étoit plus visible que jamais. Non seulement cet Aneau ne pouvoit soustraire une femme aux regards d'autrui ; il l'obligeoit encore à dire tout ce qu'elle avoit rétolu de taire. ALDAZIRE fit à LEUXIS quelques confidences , qui sembloient devoir en amener d'autres. Heureusement elle s'aperçût qu'elle en avoit déjà trop dit , & elle quita promptement ce dangereux bijou , bien résolue de ne jamais l'essayer par la suite.

L'instant aprochoit où il lui eût été encore plus à charge.

Un rival, d'autant plus dangereux en amour, qu'il brusquoit tout, le proposoit d'enlever ALDAZIRE à LEUXIS. C'étoit LINDOR, jeune courtisan, couru des femmes qu'il trompoit toutes également. Il ne vouloit ni garder celles qui lui cédoient, ni rester à celles à qui il sembloit céder. Cependant, presque toutes briguoient l'avantage d'en faire leur conquête, ou de devenir la sienne. ALDAZIRE étoit la seule beauté de la Cour qui n'eût encore ni essuié, ni prévenu ses attaques. Enfin, son tour étoit venu; LINDOR la regardoit come une tourterelle qui manquoit à sa volière; il vouloit ab olument remplir ce vuide, & il tendit ses rets avec tout l'art dont il étoit capable. Mais tous ses soins eussent été inutiles, si l'amour-propre d'ALDAZIRE n'eût combattu pour lui; aussi n'épargnoit-il rien pour le flater. Il parut renoncer à toutes ses intrigues & même fuir quelques femmes qui le prévenoient, pour s'aracher à la seule ALDAZIRE. Il atecta de prendre jusqu'à ses goûts. Elle ne se montroit point aux jeux publics; LINDOR cessa d'y paroître. Elle fréquentoit souvent les Temples, il eût soin de l'y dévancer; il parvint même à l'instruire qu'elle seule étoit la Divinité qu'il y cherchoit. Tant de persévérance

& ce qui prouve encore plus aux yeux d'une femme, tant de sacrifices touchèrent ALDAZIRE: Il fut permis à LINDOR de la voir ailleurs que dans les Temples & en présence de témoins. D'abord elle ne le reçût chez elle que dans des momens où LEUXIS ne devoit point s'y trouver; mais bientôt elle eût désiré que LEUXIS s'y trouvât moins souvent; bientôt la faculté qu'il avoit de se rendre invisible comença à l'inquiéter; bientôt enfin elle ne l'inquiéta plus; elle eût voulu, pour abrégér toute contrainte, qu'il eût pû déjà voir ce qu'on ne se soucioit plus de lui cacher. Mais LEUXIS avoit déjà vû tant de choses, qu'il se jugeoit suffisamment instruit; il voulut juger de plus, comment la prude ALDAZIRE souffrieroit les reproches que méritoit sa trahison. Il reconut bientôt qu'à la Cour ces bagatelles ne gênent pas plus une Prude qu'une Coquette, & il prit sagement son parti, comme il avoit déjà fait plus d'une fois. N'y pensons plus, disoit-il, j'obtiendrois plutôt une Couronne à l'aide de cet Aneau mystérieux, que la maîtresse & l'ami dont je me suis fait une idée si chimérique. Il alloit, pour jamais, retourner dans sa solitude, quand une liaison nouvelle & de nouvelles espérances le retinrent à la Cour de Lydie.



C H A P I T R E V I .

CRESUS régnoit sur cette contrée, & avoit pour Ministre le sage ESOPE. Celui-ci étoit chéri du Monarque, & come c'est l'usage, hai des Courtisans. Il servoit l'un sans bassesse, il contenoit les autres sans orgueil. Il n'oprimoit point les grands, quoique né parmi les petits; il ne rebutoit point les petits, pour plaire aux grands. Il fit acueil à LEUXIS, qui avoit le bonheur d'être de la Classe mi-toïenne; il lui acorda des distinctions qu'il avoit autrefois inutilement méritées & demandées. Il lui épargna même jusqu'au soupçon du refus; ESOPE prévint toutes les demandes que LEUXIS étoit bien résolu de ne pas lui faire.

Le sage ESOPE avoit pour maitresse la jeune LYCORIS, bergère qu'il avoit tirée du hameau, & s'û préserver jusques là des airs de cour. LYCORIS n'aimoit point le Sage, & le lui disoit. ESOPE admiroit cette franchise; il ne pouvoit ni se facher contre LYCORIS, ni se résoudre à l'aimer moins. Il envioit quelquefois l'air, la taille, & l'étourderie de ces jeunes gens, qui venoient rire à ses dépens dans son antichambre, & s'humilier

dans son cabinet. Avec ces airs là, disoit-il, on peut renverser la tête la mieux organisée, si c'est la tête d'une femme.

Il étoit bien éloigné de confondre LEUXIS parmi ce genre de personages ; LEUXIS avoit toutes les belles qualités de l'ame & du corps, & pas un travers. C'eût été trop peu pour une femme de la cour, & même de la ville ; mais ce devoit être assés pour une bergère. ESOPE voulut essaiier quelle impressïon la vûe de cet inconnu feroit sur LYCORIS, bien persuadé qu'il n'en abuseroit pas. Voilà donc LEUXIS mis dans le secret, & introduit par ESOPE même chez celle qu'il c'oïr à tous les courtifans. LEUXIS étoit bien résolu de ne point manquer à l'amitié, & de voir LYCORIS come une belle statue, qu'un curieux possesseur laisse examiner à l'étranger qui le visite. En éfet, à la première entrevüe il se contenta d'admirer. Mais LYCORIS n'avoit que la blancheur & le poli du marbre ; bientôt LEUXIS s'aperçût qu'elle n'en étoit pas ; & qu'il étoit difficile de ne l'envisager que come un être inanimé. ESOPE au surplus prenoit à tache de les laisser seuls, & voici comment raisonoit le Sage.

L'amour est un besoin pour une jeune Fille, & souvent même pour une vieille. LYCORIS s'ignore elle même ; son cœur est tout neuf, il faut aider ses sentimens à se dévelo-

per. LEUXIS me paroît propre à y réussir ; il ne fera que ce que je voudrai , & aussi peu de tems que je le voudrai. Alors il faudra bien que LYCORIS s'atache à quelque objet visible pour elle , & je serai le seul , qu'elle puisse apercevoir Je vaux toujours mieux que rien ; car rien est déjà bien peu de chose pour une Fille de quinze ans , & LYCORIS en a dix-huit.

Ainsi parloit , assés peu sensément , le sage ESOPÉ ; mais il n'est pas le premier Sage , que l'amour ait fait déraisonner. De leur côté LEUXIS & LYCORIS ne raisonoient presque plus , quand il vint les interrompre. Il en étoit tems. Ce n'est pas que LEUXIS ataquât vivement ; mais il se défendoit mal ; & LYCORIS qui ne savoit point en core dissimuler , s'étonnoit beaucoup de sa froideur. L'ami d'ESOPÉ lui fut quelque gré de son arrivée : Mais le Sage parût plus laid que jamais aux yeux de sa maitresse.

Pour lui , il s'aplaudissoit de l'émotion , qu'il apercevoit sur le visage de la charmante LYCORIS : Elle ne lui paroissoit que plus belle. C'étoit d'ailleurs une preuve que les affiduités de LEUXIS produisoient leur éfet , & il eût été très fâché qu'elles n'eussent rien produit. Encore quelques soins , disoit-il à son ami , dès le jour suivant , & tout ira bien pour moi. Je crains tout le contraire

reprenoit LEUXIS , je me crains moi même. Bon , repliquoit le Phrygien , vous êtes plus fort , & LYCORIS moins foible , que vous ne présumés. D'ailleurs , je me mettrai à portée de vous fecourir , si le danger devient trop pressant. Rassurez vous donc , & partez.

Il falut y consentir ; mais pour cette fois , ESOPE voulut être témoin du tête à tête. Il court se placer à certaine ouverture , qu'il venoit de faire pratiquer secrètement , & qui donoit sur la sale même , où LEUXIS & LYCORIS devoient s'entretenir. Il voit cette Belle voler à la rencontre du Lydien. Il n'y a rien là que de naturel , disoit l'amoureux Philosophe ; cette jeune personne s'ennuie ; la solitude n'est pas faite pour son âge. . . . Mais d'où vient l'embaras de LEUXIS ? Il va l'obliger à reprendre cet air timide & déconcerté , qu'elle a toujours avec moi. . . ah bon , il s'anime. LEUXIS s'animoit en éfet. Il voulut parler d'ESOPE & de ses vertus ; mais il fut malgré lui très laconique. Oui , reprenoit LYCORIS , on dit qu'ESOPE est un beau génie ; je n'en fai rien. . . . avoüez en même tems , que toute sa personne est rebutante , ses jambes contrefaites , sa taille difforme , ses traits éfraîns , ses yeux. . . Avoüez , interrompit vivement LEUXIS , avoüez qu'en vous tout est divin & au dessus de l'éloge ? Voilà qui est adroit , disoit ESOPE , sans partir

de son trou; LEUXIS m'épargne ici la suite d'une énumération peu flatteuse... LEUXIS de son côté en commençoit une autre plus agréable pour lui même & pour LYCORIS. Que cette main, disoit il, (& il la tenoit) que cette main est digne des autres beautés de LYCORIS! Que cette taille, (& il la pressoit) que cette taille est élégante, fine & légère! Que ces yeux (& il les fixoit) que ces yeux portent des atteintes sûres & subites! Que cette bou he (& ...) Arrête! LEUXIS, s'écria le Philosophe embusqué: Voici le moment critique & je suis à toi, come je te l'ai promis. Au même instant il vole, autant qu'il le peut, vers le lieu de la Scène, & trouve LEUXIS aussi confus, que s'il ne l'eût pas prévenu d'avance. LYCORIS étoit seulement piquée de l'arrivée d'ÉSOPE; à l'égard de ce dernier, il n'étoit que reveur.

Lorsque chacun d'eux eût repris ses sens & une forte de tranquillité; ÉSOPE dit, en élevant la voix: Ecoutez moi, mes amis, je vais vous parler mon langage ordinaire.

„ Un home voulut un jour imiter PRO-
 „ METHE'E, c'est à dire, faire naitre du feu,
 „ où il n'y en avoit pas. Il frota vivement,
 „ l'un contre l'autre, deux morceaux de bois
 „ très combustibles. Son but étoit de n'en al-
 „ lumer qu'un; le feu prit malgré lui à tous
 „ les deux.

Que fit-il du tison trop prompt à s'allumer, demanda vivement LEUXIS ? Il le laissa brûler à son aise, reprit le Philosophe ; ce tison né combustible, n'avoit fait que céder à sa nature , & l'home en question fut assés sage, pour sentir que lui seul avoit fait une sottise.

Le sang froid d'ESOPE ne rendit point à LEUXIS sa tranquillité. Moins il esuvoit de reproches de son ami, plus il s'en faisoit à lui même. Pour LYCORIS, elle ne s'en faisoit aucun. J'ai déjà dit qu'elle étoit franche, qualité qui dans une femme en vaut bien d'autres. Elle ne laissa au bon ESOPE aucune espérance de la toucher. Il prit donc le parti de la trouver trop jeune pour lui ; mais ce parti lui couta beaucoup à prendre. On dit que ce fut à ce sujet, qu'il composa la Fable du Renard & des Raisins.

LEUXIS avoit quité son ami sans lui rien dire. Il erroit en insensé dans les alentours du Palais d'ESOPE, (car ESOPE s'étoit vû obligé d'habiter un Palais.)

Voilà donc, disoit LEUXIS, en parlant de lui même, voilà donc cet home si difficile sur le choix d'une maitresse & d'un ami ; si sévère dans les atentions qu'il en exige ; si prompt à rompre avec eux, pour peu qu'ils s'en écartent ? C'est lui même ; & un de ses premiers soins a été de séduire la maitresse du seul ami, qu'il ait pû rencontrer ! Ah, PAL-

MIS ! PALMIS ! Vous futes encore moins coupable envers moi.

Come il achevoit ces mots, il aperçoit à quatre pas de lui le Soldat, qu'il avoit vû autrefois chez PALMIS, le même à qui elle avoit prodigué ces careffes, qui le rendirent si jaloux. Il ne peut se refuser à un mouvement subit de curiosité. Vous me paroissez, lui dit-il, incertain sur la route que vous devez suivre ? Peut-être pourai-je abrèger vôtre embarras. Seigneur, reprit le Soldat, ces lieux me font malheureusement connus ! J'y ai fait, come tant d'autres, plus d'un voiage inutile. C'est même d'ici que me sont venues quelques graces & quelques injustices, que je n'avois point méritées. J'y reparois aujourd'hui, parce qu'on m'a dit qu'un Sage, un home juste y dominoit depuis quelque tems. Ce début rendit LEUXIS encore plus attentif. Il songeoit déjà aux moiens d'être utile à cet inconnu, quoiqu'il le jugeat son riva'. C'étoit à ESOPÉ que ce prétendu Soldat vouloit parler. . . . à ESOPÉ ! s'écria LEUXIS ; hélas, il fut mon ami ; il m'écouteoit, me prévenoit ; maintenant il doit me fuir. . . . Il vous cherche lui cria ESOPÉ, en s'approchant & l'embrassant. . . Pourquoi vous fuirais-je ? Pourquoi me fuiriez vous ? Sage ESOPÉ, lui dit LEUXIS, je vais réparer tous mes torts ; je vais vous procurer une occasion

de faire le bien : Vous me pardonnerez fans doute à ce prix. Tout est déjà éfacé de mon souvenir, reprit le Ministre; mais voïons promptement le bien qu'il faut faire, ou peut-être le mal qu'il faut réparer. Etes vous, dit il, en s'adressant à l'inconnu, êtes vous ce que vous paroissez être, un simple Soldat?

Mon Père, lui dit ce dernier, comanda les Armées de CRESUS & vainquit plus d'une fois ses énemis; mais ceux qu'il avoit à la Cour l'écrasèrent. On lui imputa un de ces événemens, que les plus grands homes ne peuvent parer & que presqu'aucun n'a évité. Mon Père, qui avoit été si lâchement trahi, fut qualifié lui même de traître; & come tel, ruiné, proscrit, déshonoré. Je fus envelopé dans sa disgrâce, ainsi qu'une Sœur, qui n'avoit jamais été à portée de trahir l'Etat, & qui, je crois, ne trompera jamais personne.... Ce n'est donc point PALMIS, disoit tout bas LELXIS en soupirant; je trouve du moins un Hermite de trop chez elle.... Nous errames, poursuivit le Soldat, mon Père & moi. L'é-nemi qu'il avoit tant de fois vaincu, lui offrit une retraite & des emplois; il les refusa; & ne voulut ni combattre contre sa patrie, ni la forcer à rougir. Moi, je pris le parti de mourir pour la défendre, & surtout pour me soustraire à ses injustices. Une paix subite m'en ôta les occasions. Il falut me résoudre à con-

server cet habit, qui me déguisoit : Mon Père embrassa un genre de vie encore moins distingué ; ma Sœur fut condamnée à vivre & à s'ennuyer chez une antique parente. Ainsi tomba cette famille florissante & enviée. Infruits par la renommée, qu'un Sage, & pour tout dire, qu'ESOPE étoit respecté & tout-puissant à la cour de Lydie, nous avons jugé que la vertu opprimée pouvoit y paroître, qu'elle n'y devoit rien craindre, qu'elle y pouvoit tout espérer. . . . Oui, s'écria le Ministre, ému de pitié & d'admiration ; oui, je veux moi même vous présenter au Monarque. Mais réunissez vous : Qu'il voie d'un coup d'œil trois infortunés qu'il a faits : Son cœur ne résistera point à cette attaque.

Alors le faux Soldat s'éloigna, en ajoutant que ce n'étoit que pour quelques minutes. Un mouvement secret invitoit LEUXIS à le suivre. Il bruloit d'impatience de voir paroître cette Sœur, qui ne trompoit personne ; elle parût en éfet accompagnée du Soldat & d'un Hermite, que LEUXIS reconut au premier coup d'œil. . . . Ciel ! c'est PALMIS ! s'écria t-il ; Ciel, que je suis malheureux & coupable ! Voler à sa rencontre, se précipiter à ses genoux, lui baiser les mains, les couvrir de ses larmes, fut pour lui l'ouvrage d'un instant. PALMIS de son côté avoit reconnu son volage amant : Elle s'étoit évanouie

dans les bras de son Père; car il est inutile d'expliquer que ce Père étoit l'Hermite même. Ni lui, ni son Fils ne comprenoient rien à cette Scène pathétique. La vieille parente, qui les suivoit lentement, & à qui cet incident donna le loisir d'arriver, entreprit d'éclaircir ce mystère. Elle leur aprit comment elles étoient forties, elle & sa Nièce, pour célébrer la fete de DIANE; ce qu'elles avoient dit avant de partir & en partant; une partie de tout ce qui s'étoit dit & fait dans le Temple; le chemin qu'elles avoient pris pour revenir, la rencontre du Brigant, le bonheur qu'elle avoit eû de n'être pas aperçue la première, la générosité de LEUXIS, & enfin combien il étoit tems qu'il parût. Ce récit atira à LEUXIS les éloges & les actions de grace du Père & du Frère de PALMIS. Dans l'instant on arriva auprès d'ESOPE. Quoique Ministre, il étoit venu à la rencontre de ceux qui étoient venus l'implorer. Il leur épargna même une nouvelle supplique, & les conduisit sur le champ à l'Audience de CRESUS.

C H A P I T R E V I I.

PEU de Courtisans reconurent d'abord les deux infortunés. Le Ministre, qui les avoit

persecutés, n'étoit plus ; & ceux qui s'étoient réjouis de leur chute , s'atristoient alors de l'élevation de quelqu'autre. CRESUS eût quelque dépit d'avoir une méprise à réparer en présence de toute sa Cour. Il hésita sur le parti qu'il devoit prendre , & prit enfin le parti le plus digne de lui. Il releva le faux Hermite, qui s'étoit prosterné, l'embrassa & ordonna que tous ses biens lui fussent rendus. Ils étoient au pouvoir d'un Courtisan , qui avoit le mérite de dire agréablement les petites choses , & de ridiculiser les grandes. Un bon mot qu'il dit sur la disgrâce de PHANOR ; (ainsi se nommoit le faux Hermite) lui valut alors sa dépouille. Obligé ensuite de rendre ce qu'il avoit reçu , il chercha à s'en dédomager par quelque épigrame. Le déguisement de PHANOR & de son Fils la lui fournit ; elle fut trouvée délicieuse. L'Auteur crût avoir moins perdu que gagné ; ainsi chacun fut content.

ESOPE voulut juger si LEUXIS l'étoit lui même & par quels moïens il pouvoit l'être. Il le prit à l'écart pour le questionner. Parlez moi à cœur ouvert , lui dit-il ; j'ai crû vous voir épris de LYCORIS ; vous me semblez l'être aujourd'hui de PALMIS ; à laquelle réservez vous la préférence ? Car sans doute il faut que l'une des deux l'obtienne. Oui , reprit le Lydien ; je fus injuste envers PALMIS , je

fus ingrat envers vous ; je veux autant qu'il est possible réparer mon injustice & mon ingratitude : Je suis pour jamais à PALMIS..... Autant qu'il est possible, reprit à son tour ESOPE en fouriant ; mais croiez vous qu'il le soit a une jeune personne ingénüe , telle que LYCORIS , qui s'est vû aimée , qui , à coup sûr , aime , de renoncer sitôt à ses espérances ? Il vous est plus facile de retourner à PALMIS , qu'à elle de revenir à moi. LYCORIS , ajouta-le Lydien , vous doit son bien être , elle fera tôt ou tard reconoissante. Ecoutez moi , repliqua le sage ESOPE :

„ Un Geai , déjà vieux , avoit pour pupile
 „ une jeune Fauvète : Il la tenoit en cage , &
 „ pourvoit à ses besoins. Chaque matin il
 „ apportoit la provision du jour & rien de plus ;
 „ son but étoit de se faire desirer ; & en éfet
 „ chaque matin on le desiroit ; mais il en-
 „ nuoit le reste de la journée. Un jeune
 „ Moineau , qui n'apportoit rien , étoit , au
 „ contraire , bien reçu en tout tems , & n'en-
 „ nuoit jamais. C'est de quoi le Geai ne se
 „ doutoit pas. Je suis bien sûr , disoit-il ,
 „ de la reconoissance de ma Fauvète ; elle n'a
 „ point oublié mes bienfaits , & ce qui vaut
 „ encore mieux , elle fait que je puis les con-
 „ tinuer. Ouvrons cette cage , il est tems que
 „ ma pupile soit libre , & qu'elle vienne cher-
 „ cher elle même dans mon trésor , ce qui
 „ lui

» lui est nécessaire. De son côté le Moineau
 » disoit dans son langage ; je n'ai ni trésors ,
 » ni richesses ; mais j'ai beaucoup d'amour , &
 » je n'ai pas dix mois. La Fauvète étoit à
 » jeun : Qui croiez vous qu'elle alla cher-
 » cher , demanda ESOPE à LEUXIS ? Elle fit
 » du moins un tour au Magazin , répondit ce
 » dernier. . . Point du tout , elle craignoit
 » que le Moineau ne s'envolat , & fut gaiement
 » partager son amour & son indigence.

C'étoit dans le jardin de son Palais , qu'ESOPÉ conversoit avec LEUXIS. Depuis quelques jours LYCORIS étoit libre de s'y promener. ESOPE l'aperçût qui s'entretenoit avec le Frère de PALMIS , & la conversation paroissoit entr'eux fort animée. Il le fit remarquer à LEUXIS , en disant que la Fauvète ne tarderoit pas à suivre le Moineau ; heureusement pour elle , ajouta-t-il , ce Moineau là est jeune , sans être indigent : Reste à savoir s'il est fort amoureux. Du moins ne le fera-t-il pas longtemps , répondit LEUXIS ; il ignore l'intérêt que vous y prenez ; je vais l'en instruire. . . . Arrêtez ; je suis assez sage , pour ne pas multiplier à l'excès mes folies ; c'est là je crois , jusqu'ou les bornes de la Sagesse humaine peuvent s'étendre. Je dirai plus ; loin de craindre ce que je viens de prévoir , je le desire , & je voudrois être fondé à l'exiger. . . . ah ! s'il est ainsi , leur union est certaine. PHANOR est

trop reconnoissant, & LYCORIS trop belle, pour que vôtre intention ne soit pas remplie. Une main, que LYCORIS laissa baiser, mais qui le fut respectueusement, confirma cette assurance. ESOPE s'avança vers le jeune couple; & LEUXIS, un peu étonné de ce qu'il voioit, voulut jouir de l'embaras de LYCORIS à son aspect; mais LYCORIS ne parût point embarrassée. Pour PHANOR, il formoit dès-lors un projet entièrement relatif aux vûes nouvelles du Philosophe. Celui-ci le mit à portée de s'expliquer librement: Il le fit; & dès le jour même, après en avoir prévenu son Père, qui avoit aussi son projet, PHANOR fut déclaré l'Époux futur de LYCORIS; LEUXIS celui de PALMIS; & quand au vieux PHANOR, il déclara qu'il ne feroit jamais ni époux, ni courtisan, ni home du monde. Il partagea ses biens entre ses enfans, résolu de fuir la Cour, & qui pis est, sa maison; en un mot, de rester Hermite.

ESOPE qui restoit courtisan, pour faire le bien, eût désiré à la Cour les quatre nouveaux époux; mais il les aimoit assés, pour ne les y pas contraindre. Allez, leur dit-il enfin, puisque vous l'avez résolu, allez jouir des douceurs & du repos que je ne puis me promettre, ni me permettre ici. Un point me console, c'est l'espérance de n'être pas long-tems l'esclave du rang que j'occupe. Je verrai

maître l'orage & ne ferai rien pour le conjurer; Je ne ferai ni flatteur, ni ne souffrirai qu'on me flatte. Je donnerai tout au mérite, & rien au nom, rien à la faveur; je serai juste, & voudrai qu'on le soit... Fiez vous à moi de soin de ma disgrâce prochaine.

On dit que le Philosophe pleura, en embrassant LYCORIS. De son côté elle ne pleura point; mais elle étoit fort reconnoissante de l'époux qu'ESOPE lui avoit donné. PALMIS s'occupoit encore plus vivement du sien. On part; les deux couples arrivent au séjour qu'ils se proposent d'habiter & habitent ensemble la même demeure. Ils y vivoient même depuis un mois sans s'y être ennuyés, ni brouillés, ni refroidis. LEUXIS jugea enfin avoir trouvé ce qu'il cherchoit depuis si longtemps. Il étoit d'ailleurs bien résolu de ne rebouter aucun de ceux, qui daigneroient n'être pas ses ennemis; c'étoient presque là les seuls amis que le Siècle pût produire. Il est vrai, ajoutoit LEUXIS, qu'ESOPE fut mon ami véritable, quoiqu'il habitat la Cour: Cela est heureux. Il est vrai que PHANOR paroît être le mien, quoique nous soions beau frères; cela est très heureux. Il est vrai que PALMIS m'aime toujours, quoique nous soions époux; cela est encore plus heureux! Mais pour être à coup sûr plus tranquille, jettons

l'Anneau de GIGES dans ce précipice. Qu'il ne serve jamais à détromper ni époux, ni amis trop curieux: LEUXIS le fit, & s'en trouva bien.



EXTRAIT

D'ANNETTE ET LUBIN.

*Comédie en un Acte, en vers, mêlée d'Arictes
& de Vaudevilles.*

ACTEURS.

LE SEIGNEUR,

LE BAILLI,

LUBIN,

ANNETTE,

Un Domestique du Château.

LE Théâtre représente une Campagne; on voit un bois d'un côté, & de l'autre un Côteau. Sur le devant du Théâtre, il y a une Cabane de verdure à moitié faite.

Le BAILLI rencontre le Seigneur à la chasse, fortant du bois & écarté de son équipage. Le Seigneur lui demande s'il n'a point vû ses piqueurs, son cerf? Le BAILLI, que cela inté-

resse peu, jaloux de LUBIN, veut reclamer contre lui l'autorité du Seigneur. Pendant que l'un parle de Cerf, de Chien &c. l'autre parle d'ANNETTE : Ils ne s'entendent point. Le son du Cor rapelle le Seigneur ; mais le BAILLI l'arrête, pour lui expliquer enfin sa plainte.

LE BAILLI.

» Oui, Monseigneur, l'affaire est criminelle,
 » ANNETTE est Fille & LUBIN est garçon ;
 » Ils s'aiment tous les deux,

LE SEIGNEUR.

La chose est naturelle.

LE BAILLI.

» Quoi s'aimer sans permission ?

LE SEIGNEUR.

En faut-il pour s'aimer ? &c.

Le BAILLI fait le portrait des charmes d'ANNETTE au Seigneur qui ne la conoit pas.

AIR : *Quand la bergère revient des champs.*

ANNETTE à l'âge de quinze ans
 Est une image du Printems ;
 C'est l'aurore d'un beau matin,
 Qui ne veut naitre,
 Et ne paroître

228 JOURNAL HELVETIQUE

Que pour LUBIN.

Son tein , bruni par le Soleil ,
Est plus piquant , & plus vermeil ,
Blancheur de lys est fat son sein ;

Mouchoir le couvre

Et ne s'entrouvre

Que pour LUBIN.

Sa bouche apelle le baiser ;
Son regard dit qu'on peut oser ;
Mais tout autre oseroit envain.

C'est une rose ,

Qui n'est éclose

Que pour LUBIN.

Il fait ensuite le Portrait de LUBIN. „ C'est ,
„ dit-il , un drôle bien taillé , bien nourri. „

LUBIN est d'une figure
Qui met tout le monde en train ;

Sa gaieté naïve & pure

Anonce un cœur sans chagrin ;

C'est l'instinct de la nature ;

C'est le regard du desir ;

Du bonheur c'est la peinture ;

C'est le rire du plaisir.

Il ne s'inquiète

De rien , de rien ,

Et le cœur d'ANNETTE

Est tout son bien.

Le BAILLI voit avec envie que ces jeunes gens ne font jamais au Village & vivent pour eux seuls. Le Seigneur réfléchit sur les douceurs de la vie champêtre : Il finit cependant par conclure, que ce feroit dommage, qu'ANNETTE fut le prix d'un amour villageois ; il ordonne au BAILLI de le conduire pour aller rejoindre la chaffe, consentant qu'ensuite il revienne épier les deux jeunes amans.

LUBIN arrive portant sur sa tête un faisceau de feuillage, qu'il travaille en chantant & qu'il arrange pour achever la cabane. Il dispose avec joie un petit repas rustique & toujours relativement à son ANNETTE. Il s'inquiète de ce qu'elle ne revient pas ; il mesure le tems à son impatience, plus qu'à la hauteur du Soleil. Enfin il entend sa Bergère. Elle chante en descendant la Côte ; il vole au devant d'elle ; elle est hors d'haleine. LUBIN la gronde, la plaint ; cette petite Scène est très jolie, & peint toutes les délicatesses du sentiment, avec un coloris de naïveté, qu'il faut lire en entier, ou plutôt voir représenter, pour en sentir tout le prix. ANNETTE est enchantée des soins que s'est donné LUBIN pour orner sa retraite ; on reconnoit que l'amour est le premier Maître de tous les Arts. Ils se félicitent mutuellement des biens que la Nature leur prodigue dans la vie champêtre. Comment se refuser ici à les écouter eux mêmes ?

A N N E T T E.

Toutes ces maisons magnifiques ,
 Qu'à la ville on trouve partout ,
 Ne valent pas nos toits rustiques.
 Ces feuillages nouveaux font bien plus de mon goût,
 Que ces planchers pleins de dorure ,
 Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

L U B I N.

Les Grands ne font heureux , qu'en nous contre-
 faisant ;
 Chez eux la plus riche tenture
 Ne leur paroît un spectacle amusant ,
 Qu'autant qu'elle rend bien nos champs , nôtre ver-
 dure ,
 Nos danses sous l'ormeau , nos travaux , nos loisirs.
 Ils appellent cela , je crois , un Païlage.

A N N E T T E.

Ah ! LUBIN ! nous devons bien aimer nos plaisirs ,
 Puisqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'image.

L U B I N.

Pauvres gens ! Leur grandeur ne doit pas nous ten-
 ter ,
 Ils peignent nos plaisirs , au lieu de les gouter.

Ces lits où la mollesse
 S'unit avec les maux ,
 Nourrissent la paresse
 Sans doner le repos.
 Sur nos gazons l'on sommeille
 Tranquilement & d'abord.

L U B I N.

Come on y dort !

A N N E T T E.

Come on y veille !

&c. &c. &c.

LUBIN done des roses à son ANNETTE ;
 il l'invite à prendre leur repas rustique. Ce
 tableau est charmant, & le Dialogue respire
 la gaieté tendre & naive de la nature & du
 sentiment. Le chant des oiseaux qu'ils enten-
 dent done lieu à la plus jolie pensée.

L U B I N.

Entends tu les oiseaux, ANNETTE ? Leur ramage
 Pendant nôtre diner semble se rapprocher.

A N N E T T E.

Nous ne sommes pas faits pour les éfaroucher ;
 Nous nous aimons , nous parlons leur langage.

LUBIN, qui préfère la voix d'ANNETTE au ramage des oiseaux, l'invite à chanter. Elle ne se fait pas prier, & dit une espèce de Romance villageoise, dont le stile & le chant sont parfaitement dans ce caractère. Il est question de la petite ruse, par laquelle une Fille de campagne se dérobe aux poursuites d'un Seigneur. Le dernier couplet fait Maxime.

Cela vous apprend come
 On atrape un méchant ;
 Quand on le veut, on se défend ;
 Mais on ne voit plus guères
 De ces Filles d'honneur
 Refuser un Seigneur.

ANNETTE veut que LUBIN chante à son tour. Il lui propose de lui apprendre un air, qu'il a entendu chanter au Château. Il commence une Ariette conüe de l'Opéra

Du Dieu des cœurs
 On adore l'empire &c.

ANNETTE l'interrompt ; les paroles & le chant de cet air l'ennuient ; elle ne veut pas que l'on chante, ni que l'on aime come à la Ville. Pendant ce tems là, le BAILLI, qui est revenu pour les épier, les regarde, & les écoute à travers la feuille. Il enrage de leur

union , & du bonheur de LUBIN. Ce dernier s'écarte un moment pour aller veiller sur les troupeaux de l'un & de l'autre. Le BAILLI saisit cet instant pour éfraier ANNETTE par les menaces les plus terribles des malheurs qu'atirera sa conduite avec LUBIN. Elle a peine d'abord à s'en allarmer. Selon elle LUBIN n'est pas un garçon , mais son cousin. Elle dit plaisamment au BAILLI , que si cela le fache , il n'a qu'à avoir une cousine aussi. L'épée d'interrogatoire que le BAILLI fait subir à ANNETTE , est ménagé avec une délicatesse , qui ne laisse pas échaper la plus légère indécence dans les réponses franches & sans détour de la jeune Fille , sur ce qu'elle acorde de faveurs à LUBIN & sur la crainte de ne lui en pas acorder assez. Le ravage des vents , celui des lours , de la grêle , du tonnerre , de la séchéresse , enfin tous les maux , qui arriveront dans le País , seront imputés , selon le BAILLI , à la pauvre ANNETTE. La pureté de son ame défend son esprit contre toutes ces menaces ; mais un sentiment que l'on sent être l'instinct de la nature , l'a fait succomber à la terrible menace d'être désavouée & maudite par ses enfans , quoiqu'elle n'eût encore pensé de sa vie à ce que c'étoit que d'avoir des enfans , & coment elle en auroit. On doit faire honneur aux Auteurs d'avoir comencé à indiquer l'état actuel de cette Fille,

suite affés naturelle de la familiarité avec laquelle elle vit avec son cousin. Le BAILLI la laisse désespérée. LUBIN la trouve en cet état : Elle lui apprend la cause de ses pleurs. LUBIN répond qu'ils n'ont point d'enfans; mais ANNETTE lui dit que le BAILLI a prédit qu'ils en auroient, qu'elle en seroit la mère, & que LUBIN en seroit le Père. Celui-ci s'en réjouit. Il ne peut cependant ni consoler, ni rassurer la craintive ANNETTE. Elle raconte, en sanglotant, que le BAILLI lui a dit, entre autres menaces, qu'ils seroient la cause que dans le Pais les vignes géleront; à quoi LUBIN répond gaillardement :

Nous ne gélerons pas nous, cela me console.

Mais ANNETTE ne peut être tranquile depuis qu'elle a appris que c'étoit de l'amour & non de l'amitié, qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle en exprime ses regrets par les couplets suivans :

ROMANCE de M. DE LA BORDE : *Il est donc vrai* LUCILE.

ANNETTE.

Jeune & novice encore,
 J'aime de bone foi;
 Cet amour que j'ignore
 Est venu malgré moi;

Je ne favois pas même
 Son nom jusqu'à ce jour :
 Hélas ! dès que l'on aime ,
 On a donc de l'amour.

Ta voix seule me touche
 Par un charme flatteur ,
 Chaque mot de ta bouche ,
 Passe jusqu'en mon cœur.
 Loin de toi , ta Bergère
 N'auroit pas un beau jour ,
 Hélas ! Coment donc faire
 Pour n'avoir point d'amour ?

Des fleurs que tu me cueilles
 Je me pare au matin ;
 Le soir tu les éfeuilles ,
 Pour parfumer mon sein ;
 Ton soin est de me plaire ,
 C'est le mien chaque jour ;
 Hélas ! Coment donc faire ,
 Pour n'avoir point d'amour ?

La chanson qui suit, en Dialogue, ne mérite pas moins d'être copiée.

LUBIN.

Air : *Je vous trouve plus belle ,*
 Le cœur de mon ANNETTE

Et le mien ne font qu'un ,
Moutons , chien & houlette
Chez nous tout est comun.

A N N E T T E.

Eh ! mais , oui-da ;
Coment peut-on trouver du mal à ça ?

Ensemble ,
Oh ! nenni dà ;
Peut-on trouver du mal à ça ?

L U B I N.

Tes lèvres demi closes
Respirent un air frais ;
Croïant sentir des roses ,
Je m'approche tout près.
Eh ! mais &c.
Un Abeille farouche
Un jour piqua ta main.

A N N E T T E.

Un baiser de ta bouche
En fut le Médecin.
Eh ! mais &c.

L U B I N.

Tu te sens à la gêne
Le soir dans ton corcet ;

Mais te voïant en peine

Je défais ton lacet.

Eh ! mais &c.

Quelquefois tu someilles

Doucement dans mes bras.

A N N E T T E.

Quelquefois tu m'éveilles ,

Mais je ne m'en pleins pas ;

Eh ! mais &c.

ANNETTE aprenant à LUBIN les leçons qu'elle à reçues lui dit, que pour rendre l'amour légitime, il faut se marier : L'honête LUBIN ne demande pas mieux , mais ils ne savent ni l'un ni l'autre ce qu'il faut faire pour cela.

LUBIN apercevant le BAILLI , ANNETTE se cache dans la cabane. LUBIN reproche au BAILLI les inquiétudes qu'il cause à ANNETTE ; le BAILLI veut l'intimider aussi ; mais il n'est pas si facile à épouvanter qu'ANNETTE : Il veut absolument que le BAILLI les marie. Le BAILLI opose l'obstacle de l'indigence des biens. LUBIN résout fort bien cette difficulté. Ensuite il opose les loix qui sont contraires ; mais LUBIN ne peut entendre cela ; il s'échaufe.

La timide ANNETTE sort de sa cabane pour l'apaiser & l'empêcher de battre le BAILLI.

Dans le fort de la quèrelle survient le Seigneur ; la Bergère rentre vite dans sa cachette. Le Seigneur veut que LUBIN explique son affaire. Ce garçon expose naïvement le mutuel sentiment qui les atache, ANNETTE & lui. Ils ne demandent , dit il , que la permission d'être heureux ; à quoi le Seigneur répond , qu'il faut l'être avec bienféance & que la Loi le condanne ; LUBIN reclame l'innocence de ses sentimens & implore la bonté du Seigneur , avec cette éloquence du cœur , qui touche plus sensiblement que tous les efforts de l'esprit. Il termine sa prière avec la même vivacité & la même chaleur par ces quatre vers ,

Vôtre bonté nous prévient tous ;
 Vous secourez le misérable ;
 Quand le BAILLI nous done au Diable ,
 Nous nous recomandons à vous.

Il va chercher son ANNETTE , pour l'aider à fléchir le Seigneur ; elle résiste par timidité ; LUBIN l'encourage. Le Seigneur est frappé de ses graces ; il la rassure & veut savoir d'elle la vérité de sa conduite : Elle en rend compte avec ingénuité par les couplets suivans :

Air : *Dans ma cabane obscure :*
 Monseigneur , LUBIN m'aime

Sauf

Sauf v^otre bon plaisir ;
 Moi , je l'aime de même ,
 Il fait tout mon desir.
 Ensemble , dès l'enfance ,
 Nous étions de loisir ,
 Nous fimes conoissance ;
 Sauf v^otre bon plaisir.

J'avois perdu ma Mère ,
 Je me sens atendrir !
 LUBIN perdit son Père ,
 Je l'entendois gémir ;
 Nous voilà sans famille ,
 Hélas ! que devenir ?
 Moi surtout pauvre Fille ,
 Sauf v^otre bon plaisir.

Le besoin , l'habitude ,
 Parvint à nous unir ;
 Et nôtre unique étude ,
 Fut de nous secourir :
 Quel sort étoit le nôtre !
 Nous sûmes Pa^ouvoir ;
 Nous nous aidons l'un l'autre ;
 Sauf v^otre bon plaisir.

Le BAILEI reconnoisse ses imprécations.
 La terre devoit, dit-il, s'entrouvrir sous
 leurs pas.

Au contraire (dit ANNETTE) les coups
 2

sembloient se caresser. Le Soleil auroit dû s'éclipser, selon le BAILLI ; au contraire selon eux ;

Lorsqu'ANNETTE est avec LUBIN

Il fait le plus beau tems du monde. &c.

Le Seigneur de plus en plus touché de la naïveté d'ANNETTE, la trouve ravissante ; sur quoi LUBIN de bone foi, & par un mouvement naturel, lui dit :

Air. Dodo, l'Enfant dormira tentôt.

Monseigneur, vous ne voyez rien,
Quand elle est en habit de fête,
Oh ! C'est une grace, un maintien,

Qui vous feroit tourner la tête.
De même en simple négligé,
Si vous saviez.... Quel plaisir j'ai !

LE SEIGNEUR *avec transport*

Qu'elle est, qu'elle est bien !

LUBIN.

Monseigneur, vous ne voyez rien.

LUBIN fait faire la révérence au Seigneur par ANNETTE. Il la présente avec toute la complaisance de la tendresse & du bonheur ; il veut lui faire faire des habits à la ville, parcequ'elle étouffe dans ceux qu'elle porte, manière adroite de faire entendre au Specta-

teur l'état d'ANNETTE. Mais que l'espoir de LUBIN est trompé ! Le Seigneur se charge de la faire habiller ; mais il la fait conduire par ses gens au Château , & LUBIN ne peut la suivre : On lui ordonne avec rigueur de lui faire ses adieux. La malheureuse ANNETTE en larmes appelle à grands cris LUBIN ; il sort de la Scène dans le plus violent désespoir, en arrachant, sans être vu , un des bâtons de la Cabane.

Le BAILLI triomphe , & après avoir bien tourné , demande au Seigneur la permission d'épouser ANNETTE en quatrièmes nœces. Ce n'est pas , à ce qu'il paroît , l'objet de l'enlèvement que le Seigneur avoit ordonné.

LUBIN avec le bâton , qu'il avoit arraché , a courû après les domestiques du Seigneur ; sa vigueur naturelle , animée par son amour, les a mis tous hors de défense. Il a enlevé de leurs mains sa chère ANNETTE ; il a les cheveux épars , il la ramène , il la tient dans ses bras ; ce tableau est frappant d'intérêt. A la vue de son Seigneur , il jette son arme , il se précipite à ses pieds , il attend de lui ou la vie ou la mort. ANNETTE joint ses larmes aux prières de LUBIN ; elle déclare que c'est elle qui aime la première , & que c'est elle qu'il faut punir. Ce ne sont que les jours d'ANNETTE , pour qui LUBIN s'inquiète. De son côté ANNETTE craint que les malheureux

enfans , prédits par le BAILLI , ne viennent sur la tombe lui reprocher leur naissance. Elle ne desire de vivre , qu'autant qu'il faudroit , pour que ces enfans n'eussent plus besoin de son assistance. Le Seigneur ne peut cacher le trouble que lui cause une situation si touchante. LUBIN fait un dernier effort , par le Discours qu'à genoux il adresse au Seigneur , & dont nous nous reprocherions de supprimer un seul vers.

Je conviens de mon tort , mais je vous le répète ,
 Monseigneur , prenez soin d'ANNETTE.

Si'il faut me separer d'ANNETTE absolument ,
 Recevez moi Soldat dans votre Régiment ;
 Pour vous avec plaisir , j'exposerai ma vie ,
 Je ne veux rien de plus ; ANNETTE m'est ravie !

Quand il falloit aplanir des chemins ,
 Piocher , bêcher , & faire des levees ,
 Enclorre vos parcs , vos jardins ,
 On me voioit toujours le premier aux corvées ;
 C'étoit par amitié , plutôt que par devoir ,

Je ne veux pas m'en prevaloir ;
 Mais à votre bonte si j'ai droit de prétendre ,
 Qu'ANNETTE seule en soit l'objet ,

Et j'en sentirai mieux le prix de ce bienfait.
 Ah ! Monseigneur daignez m'entendre !

Quand vous voiez des malheureux ,
 Vous vous intéressez pour eux ;

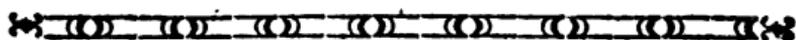
Vous dites à part vous : Ils font ce que nous sommes ;
 Oui ces pauvres gens font des homes.

Le Seigneur fait lever LUBIN avec une vivacité qui tient encore du dépit & qui suspend un moment l'intérêt, en disant au BAILLI, de noter ce qu'il va ordonner. ANNETTE & LUBIN se croient perdus, & le BAILLI au contraire croit que sa jalousie va être vengée. Après avoir un peu balancé, le Seigneur enfin prononce, en regardant les deux amans :

Notez bien... que je leur pardone ;
 Hélas ! pourquoi les désunir ?
 Vous pourrez vous aimer sans crime ;
 Oui , mes enfans , vous allez obtenir
 Ce qui rendra vôtre amour légitime.

L'un & l'autre veulent exprimer leur reconnoissance au Seigneur, qui les en empêche généreusement, en disant, que celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit. Il admire encore à part les charmes d'ANNETTE ; il fait embrasser ces jeunes gens , promet d'avoir soin d'eux , & termine la pièce par la réflexion suivante :

Du vrai bonheur voilà l'image ;
 Ils jouissent de tout en vivant simplement ;
 Gens de Cour , venez au village ,
 Pour conoitre le sentiment.



D E C L A R A T I O N

Du Protestant, Auteur de l'Apologie des Jésuites.

J fais bien des excuses à MESSIEURS mes Lecteurs, d'avoir mis BARONIUS, au rang des Illustres Jésuites. Je ne me suis aperçû qu'après coup de cette inadvertence. Elle n'a pas été reconüe par le Censeur, qui a fait, à l'Apologie, la Réponse inserée dans le Journal de Février dernier. J'ai lû atentivement cette Réponse, & je n'y ai rien trouvé qui doive m'engager à apporter quelque changement à ma pièce.



EXPLICATION du Logogriphe du Mois de Février.

C n'est point un Conte Apocriphe,
 Monsieur l'Auteur du Logogriphe,
 J'en ai soudain trouvé le mot,
 Quoique d'ailleurs fort idiot;
 Mais come je lis les Prophètes
 Qui sont d'excellents Interprètes
 JOEL a sù me mettre au pas
 Et pour lui ce n'est pas grand cas.
 Or come j'ai la voix jolie

Je ne veux point qu'une **POULIE**
En fasse le second dessus,
J'en resterois par trop confus.
Et pour former un sur obstacle
A votre humiliant oracle,
Je boirai du bon jus du Sep,
Ou bien d'un excellent julep,
Que vous avés omis beau **SIRE**
Et qui, s'il me faut vous le dire
Auroit rempli d'un meilleur goût
Que **LIEU**, qui n'y vaut rien du tout,
Ou bien qu'une Fille mignone
Parce qu'elle est *polie & bone*;
Et je suis certain que **CALCHAS**,
Diroit de même sur ce cas.
A tant vous dis à Dieu mon Maître
Si j'y retourne je veux être
Méprisé de Monsieur ** :
Dont souvent je ris du bon mot
N'en déplaise à votre apophtégme
Qui sur ce fait vaut moins qu'un plegme.
J'admire d'ailleurs votre écrit
Et prise très fort Esprit.

NEUCHATEL.



T A B L E.

E SSAI sur l'Existence de Dieu & ses Perfections.	229
Second Extrait du Poëme de Jacob & Rachel.	245
Réponse au Gentilhomme Auteur des Avis insérés dans le Journal de Janvier.	257
A mes Concitoyens, sur les Cercles nouvel- lement établis.	262
Fragmens Historiques XIII. Fragment.	267
L'Aneau de Gigès, Conte Lidien.	284
Extrait d'Antete & de Lubin, Comb- die en Vers en un Acte, mêlés d'A- rietes & de Vaudevilles.	320
Déclaration de l'Auteur de l'Apologie des Jésuites.	344
Explication en Vers du Logographe de Février.	344